

# INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



DS  
53/  
I5634

HOA  
4.

# INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Édité par l'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES — 6, Avenue Pierre-Pasquier — HANOI  
Toute la correspondance, ma dats, etc... doivent être adressés à la Revue «INDOCHINE» :  
29, boulevard Đông-Khanh — HANOI — Adresse télégraphique : REVUNDO

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an : 40 \$ 00 Six mois : 25 \$ 00  
ETRANGER ..... Un an : 55 \$ 00 Six mois : 35 \$ 00

Le numéro : 1 \$ 50

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 228

Couverture, dessin de NGO-VAN-HOA.

Pages anciennes. — Le village de Jean STAR, bois de NGUYEN-TRONG-HOP.

L'ambassade annamite à Paris en 1889, par L. S.

Lettre de Cochinchine, de M. DE CHODUL

Ont été nommés conseillers fédéraux...

Attente, poème de TRUONG-VINH-DAT, dessin et bois gravé de NGUYEN-TRONG-HOP.

Mœurs et coutumes khmères. — La naissance chez les Cambodgiens, par NAY-HOUTH.

La carte de vêtements, dessin de SENNEP.

Souvenirs d'un vieil archéologue indochinois (suite), par H. PARMENTIER.

Nous avons lu pour vous...

Perles d'Extrême-Orient.

Les commentaires de Boby.

Abonnements : Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Changements d'adresse : Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 \$ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne vous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.



# LE BRIDGE



par LE POULAIN

N° XVI

PARTIE « A »

### Enchères du camp défensif (suite)

La relance immédiate dans la couleur des adversaires. — C'est la plus forte enchère du camp défensif ; elle nécessite un jeu voisin de l'ouverture d'un deux fort et le contrôle au moins en second dans la couleur des adversaires. Exemple :

Sur 1 carreau vous pouvez relancer de 2 carreaux avec les mains suivantes :

|   |       |   |         |   |       |
|---|-------|---|---------|---|-------|
| P | AD103 | P | ADV1063 | P | AR103 |
| C | RD97  | C | RD104   | C | AD97  |
| K | A     | K | —       | K | 5     |
| T | RDV4  | T | ARV     | T | ADV4  |

Votre partenaire est tenu d'atteindre la manche en appelant sa plus longue couleur, même sans aucune force d'honneur ; si sa longue est justement la couleur des adversaires, il devra répondre par sans-atout et, au tour suivant, vous nommerez votre meilleure couleur.

La relance dans la couleur des adversaires peut être faite après que votre partenaire a déjà parlé ; elle n'a plus du tout alors le même sens et indique simplement un bon jeu contenant d'une part un arrêt sûr à la couleur adverse et un soutien à la couleur d'atout du partenaire.

Application :

|   |       |   |       |
|---|-------|---|-------|
| P | RDVxx | P | xx    |
| C | RVx   | C | 10x   |
| K | Vxx   | K | 10xxx |
| T | Ax    | T | DVxxx |

|   |        |   |   |   |
|---|--------|---|---|---|
| P | Ax     | O | N | E |
| C | D98x   |   | S |   |
| K | ARDxxx |   |   |   |
| T | x      |   |   |   |

|   |        |
|---|--------|
| P | 10xxx  |
| C | Axxx   |
| K | —      |
| T | R10xxx |

|           |               |            |                |
|-----------|---------------|------------|----------------|
| Ouest     | Nord          | Est        | Sud            |
| 1 carreau | 1 pique       | 2 carreaux | 3 carreaux (1) |
| —         | 3 piques      | —          | 4 cœurs ? (2)  |
| —         | 5 trèfles (3) | —          | 6 piques (4)   |

(1) Indique le contrôle des carreaux et sous-entend le soutien à pique.

(2) Interrogatif.

(3) Montre le Roi de cœur et l'As de trèfle.

(4) Nord ayant répété ses piques, Sud peut maintenant mettre le petit chlem.

Problème. — Est entame petit carreau ; comment Nord doit-il réaliser ses douze levées ?

## PAGES ANCIENNES

# LE VILLAGE

de Jean STAR

**O**N peine sur la route nue qu bordent les rizières florissantes ; tendres et jolies, certes, mais n'effaçant pas le souvenir des opulentes moissons de France, ponctuées de coquelicots et de bluets ; et le village annamite, à quelque cent mètres, vous attire, surtout à l'heure où du zénith tombent des flèches verticales de feu, quand les jambes mollissent, quand les pieds trébuchent, quand l'estomac réclame son combustible, et les muscles avachis la natte ou le hamac réparateur. Alors, le frémissement léger des bambous massés en ceinture épaisse, l'ombre portée sur le chemin qui longe cette redoute de verdure, toute une rumeur de vie intérieure parvenant en bruit de volière, détachent les yeux de la vieille route mandarine défoncée par les pluies, et les yeux cherchent le premier sentier, exhaussé en bourrelet au-dessus de la vase, qui mènera, parmi les épis verts, à cette porte aux colonnes de plâtre et de briques, toute hérissée et flamboyante de l'éternel motif déduit des convulsions du dragon sacré.

Nous entrons ; mon interprète me précède. Au revers de la haie, un buffle nous considère avec des yeux de combat, museau tendu, oreilles au guet ; il manifeste, souffle et piétine à notre passage, tirant sur l'entrave qui, de la cheville postérieure droite, rejoint la cloison nasale. Nul incident d'ailleurs.

A un carrefour, c'est une fuite de nudités grêles et brunes, parmi des flottements de loques jaunâtres : gamins et fillettes, attirés et effarouchés tout ensemble par l'apparition de l'étranger ; bambins nus comme des vers, aux bedons cocassement rebondis, dont les nombrils saillants menacent de se déboucher sous la poussée des intestins. Laideurs, misères, plaies, ophtalmies, rachitisme... lamentables silhouettes de vieilles, réduites au squelette surmonté d'une caboche grise accommodée en tête de loup, en goupillon de bouche à feu. Elles marchent sous leurs fardeaux en balances ; la cage thoracique semble un vieux panier défoncé ; la pauvre gorge, faite de deux poches vides et flétries, est un poème de dévastation...

Le sentier festonne et se ramifie en labyrinthe, resserré toujours entre les bordures de haies et d'éplines que chaque demeure entretient soigneusement, la rapine étant ici chose endémique, même entre voisins. Mais, soudain, nous débouchons sur une esplanade dallée, un large espace gai, ensoleillé, garanti de l'envahissement végétal, exempt de mares, de boues et de cloaques. Et c'est : d'une part, la pagode au toit cornu, aux massives colonnes de bois dur, aux profondeurs d'ombre où luisent les dorures des bouddhas ; de l'autre, le marché grouillant, animé, bavard.

Le marché annamite : amusant bibelot, qui donne l'impression d'un peuple de marionnettes « jouant à la marchande », sans idée sérieuse de profits réels ou d'acquisitions nécessaires. Oh ! les bizarres petites ordures disposées avec une symétrie minutieuse à l'étalage de cette con-gaï mignonne : petites feuilles d'arbres, identiques et régulières, enfilées sur des tiges ; menus fragments de bois à chiquer ; courts tronçons de canne à sucre, rustique friandise que mâchent les enfants ; et mille riens indéfinissables que la petite bonne femme débite gravement pour quelques sapèques. Touchez, goûtez, fleurez, de-ci, de-là, ces menues épiluchures et ces débris... tout est fade, coriace, gélatineux, gluant, nul, d'utilité énigmatique... ; des boutiques de petits cailloux, de tessons de bouteilles et de coquilles d'œufs sembleraient aussi opportunes. Cependant, en un coin, se groupent des négoce plus vraisemblables, bien que toujours présentés en miniature : viande de porc, poissons, crevettes, riz

cuit, vermicelle bouilli. Et ce sont encore des restaurants très achalandés, outillés en baguettes et « cai bat » minuscules pour la consommation de nourritures écœurantes, de triturations inavouables. A un degré moindre que le Chinois et avec moins d'art aussi, l'Annamite a le goût pervers des artifices et des préparations culinaires truquées. De ce froment d'Asie, de ce riz si blanc et si appétissant au sortir de l'étuve, il fabrique mille horreurs, bouillies, pâtes et tripotages repoussants : fantaisies d'enfants malpropres, jouant à la dinette, composant des menus compliqués et polychromes, dont la « boulette à la crasse » forme la base essentielle.

En errant un peu, nous gagnons la lisière opposée du village, contiguë à un bosquet sacré formé de quatre banians gigantesques strictement disposés en rectangle et abritant un autel de sacrifice aux pierres dartreuses, envahies de parasites. Les monstres et les génies grossièrement dégagés des blocs de pierre grise gardent les abords du lieu saint, protégé encore par les excroissances singulières issues des branches maîtresses, gagnant le sol et y prenant racine, pareilles à des cordages tendus en haubans, pour maintenir les quatre colosses contre la fureur possible des cyclones.

Et voici qu'un spectacle charmant s'offre à nos yeux : une théorie de longues robes violettes en gaze de soie brochée, une gamme dégradée de chignons masculins soutenus par des turbans neufs roulés avec art. Quelques figures de femmes avec leurs lourdes queues de cheveux noirs serrées dans une étoffe et entourant la tête comme un câble disgracieux ; coiffure sans relief, réduite, aplatie à plaisir, alors que l'homme fait valoir son chignon et y ajoute au besoin quelques faux cheveux, en vertu de cette opposition singulière, étendue à tant de gestes et de coutumes, qui campe la race d'Annam en perpétuelle gageure de contradiction vis-à-vis de l'Occident. Le cortège se termine par quelques mignonnes figures d'enfants aux chevelures libres tombant sur des épaules menues, sans autre discipline qu'un lambeau d'étoffe noué en serretête ; charmantes petites silhouettes d'école primaire, côté des filles.

Où vont-ils tous ainsi processionnellement, dans leurs habits de cérémonie : minces colliers d'argent aux cous enfantins, cabochons de pierres translucides aux oreilles des femmes, superbes babouches vernies aux pieds des hommes ? En tête, marche le « ly-truong » ; puis viennent deux notables ; le reste est un panaché de parents de ces premiers personnages. Le ly-truong porte un large plateau de cuivre chargé d'offrandes. Il dépose le plateau sur l'autel ; on s'incline, on se prosterne, on baise le sol, on multiplie les « laï ». Le ly-truong ouvre un long livre mince en forme d'agenda, aux feuillets d'un papier de soie léger où se détache la complication savante des caractères idéographiques ; le livre, ouvert à la page commémorative, est placé sur l'autel à côté du plateau. Et comme la cérémonie reste empreinte, malgré tout, de sans-façons, qu'une joie sereine illumine les visages, que l'approche d'un étranger ne semble éveiller ni émoi, ni scandale, je satisfais ma curiosité et vais examiner de près le contenu du plateau.

Une terrine de riz blanc, une écuelle de gros sel, une coupelle de « nuoc-mam », un superbe poulet bouilli, écartelé, la tête suppliante et renversée en holocauste. Et c'est encore une jolie pyramide de kakis mûrs d'un beau vermillon ; enfin une délicate amphore de porcelaine chinoise, au col de cygne, aux flancs élargis : elle contient le choum-choum aimé, qu'on fabriquait autrefois, dans le secret pieusement transmis des combinaisons aromatiques. Cependant, le symbole subsiste et pour le bien marquer, un panache de feuilles gracieuses, agité par la brise, surmonte le flacon d'oubli, d'espoir ou de volupté. Qui mangera ce festin si propre, si appétissant et si simple ? Quel contraste avec les horreurs alimentaires entrevues tantôt au marché ! On m'explique que horreurs alimentaires entrevues tantôt au marché ! On m'explique que c'est pour Bouddha qui habite les branchages touffus des quatre grands banians,

On m'explique encore que Bouddha, n'ayant jamais faim, refuse toujours les mets qu'on lui apporte en offrande. Aussi le plateau reprendra tout à l'heure le chemin de la demeure du ly-truong, pour être dégusté en famille ; on ne laissera sur l'autel que quelques barres d'or et d'argent, figurées, à bon compte, par quelques petits cubes de carton peints et enluminés, noués d'un mince lien végétal. J'admire ce fonds naïvement pratique et utilitaire de la religion annamite qui admet de faire sentir à la divinité les fumets du festin, en lui écoulant de la fausse monnaie.

Or, il est midi. Je marche depuis 6 heures du matin ; j'ai l'estomac dans les talons. Une envie folle me vient de me substituer à Bouddha, de dévorer le déjeuner qu'il dédaigne. Ce doit être, en somme, l'affaire de quelques piastres ? Mon interprète fait merveille et négocie l'arrangement. Quelques instants après, je suis installé dans la case du ly-truong — l'« office » du paradis, évidemment ? — et j'attaque à belles dents les reliefs du repas divin. Un « bé-con » m'évente doucement, tandis que vingt figures de tous âges, coulées en bordure des larges baies, assistent à mon appétit qui fait quelque peu scandale et provoque d'ardents commentaires chuchotés sans trêve. Evidemment, l'acte du ly-truong est fortement critiqué ; le profit qu'il en tire éveille une envie qui se transforme en rigorisme et en blâme. Convient-il qu'un mécréant barbare d'Occident s'approprie vénalemeut le repas symbolique destiné au dieu et que seuls peuvent consommer les croyants, après le cérémonial complet de l'offrande ? Diable !... Un souffle de fanatisme serait-il prêt de s'élever ?

De quel prix vais-je payer mon sacrilège facilité par le ly-truong ? En serais-je au prologue d'un drame suscité par le libre jeu de ma fringale ?... Autant de graves questions que je me pose, sans perdre une bouchée d'ailleurs et en me versant de copieuses rasades de choum-choum.

...Hélas ! le châtimeut devait venir. Comme je prends congé de mon hôte sur la grande place du marché, en vérifiant le harnachement du poney qu'il veut bien me prêter pour terminer ma route, le quinteux petit animal me décoche une maîtresse ruade dans le gras de la cuisse. Je m'affaisse en geignant un peu, incertain du résultat... La petite taille du cheval et les sabots sans fers me laissent quitte avec une contusion. Je me frictionne la cuisse énergiquement et j'enjambe cette monture minuscule et rébarbative.

Comme je m'éloigne à petite allure, des rires et des exclamations, couvrant la rumeur du marché, saluent mon départ. J'en demande le sens à l'interprète :

« Lui dire cheval frappé monsieur parce que monsieur mangé dîner Bouddha. »

Drôles de petites bonnes gens tout de même !

*extrait des « Tonkinades », 1902.*



# L'AMBASSADE ANNAMITE

## A PARIS EN 1889

par L. S.

**M.** Baille, qui fut Résident, puis Résident Supérieur par intérim pendant quelque temps, et qui séjourna à Hué de 1886 à 1890, a relaté avec une grande finesse d'observation dans ses *Souvenirs d'Annam* (1) ses impressions sur la vie annamite de l'époque. Il a notamment consacré un chapitre relatif à l'ambassade envoyée à Paris à l'Exposition Universelle de 1889.

Laissons-lui la parole :

« Lorsque les princes et les mandarins ayant composé la Mission annamite, qui fut envoyée à l'Exposition de Paris, rentrèrent à Hué, le jeune roi Thành-Thai leur donna l'ordre de lui adresser un rapport sur ce voyage. Il était d'ailleurs facile à tout homme connaissant un peu le tempérament annamite de prévoir que les choses industrielles les avaient, à coup sûr, beaucoup plus frappés que tout l'appareil militaire qu'on avait pu leur faire contempler à la revue du 14 juillet. Il n'est guère de peuple ni de race à qui la force inspire moins de respect et à qui l'esprit en inspire davantage.

» L'accueil que les mandarins ont reçu à leur passage à Lyon de la part du préfet et de la Chambre de commerce les a profondément touchés. La grande cité lyonnaise se souvenait sans doute de la commande de plus d'un demi-million de soieries que, dans les derniers jours de son règne, lui fit le roi Đông-Khamh. Elle mit quelque coquetterie à montrer qu'elle se la rappelait, et la mission n'eut pas, dans son rapport, assez de fleurs de rhétorique, assez d'hyperboles pour célébrer les preuves de sympathie qu'elle a recueillies là. L'honorable M. Cambon, préfet du Rhône, et le président de la Chambre de commerce sont passés pour eux à l'état de demi-dieux. Les visiteurs firent un récit très exact et très minutieux de ce qu'on leur avait montré au musée des soieries lyonnaises, des « grandes » armoires garnies de soies anciennes et « modernes, de pièces de soie que l'on dit » avoir été retrouvées dans une ville ense-

» velie sous terre depuis 1.500 ans (???) ». Ils parlent d'un habit de Napoléon I<sup>er</sup> estimé à « plus de 30.000 francs », d'un livre de piété dont les lettres, très belles et très nettes, sont brodées à la main. Il y a bon nombre de Français qui apprendraient par ce récit d'Annamites à connaître Lyon et ses richesses industrielles. « La foule, ajoutent les voyageurs, se pressait sur notre passage, levant les bras en l'air et agitant les chapeaux. » La ville de Lyon, en même temps qu'elle accomplissait là un acte de délicate courtoisie, peut dire qu'elle a fait aussi un acte de sage prévoyance et d'habileté commerciale. Elle a scellé avec l'Annam un pacte de bonne amitié industrielle dont les effets ne seront pas longs à se faire sentir.

» Il est probable, en effet, qu'avant peu de temps, — le projet est sans doute même réalisé actuellement — des filatures seront installées dans le Quang-nam (1), sur le modèle et selon les procédés lyonnais, qui décupleront la valeur marchande de la soie indigène. La province de Quang-nam est, avec le Hà-tinh et le Thanh-hoa, une des plus riches comme production séricicole. Elle offre un champ excellent et tout préparé pour l'expérience industrielle qui va vraisemblablement y être tentée, soit par l'initiative privée, soit par le Gouvernement annamite lui-même, qui appellera à lui des ouvriers lyonnais.

» D'ailleurs, beaucoup de renseignements contenus dans le rapport adressé au roi par la mission, ayant été puisés dans des documents officiels français ou dans des guides, ne sont pas très riches en saveur originale. Un des ambassadeurs, qui est poète, a fait un compte rendu de voyage en vers chinois, mais c'est encore moins là qu'il serait permis d'aller chercher des observations critiques ou des aperçus d'ensemble. Au de-

(1) *Souvenirs d'Annam* (Librairie Plon, Paris, 1891, pp. 237 et suiv.).

(2) ... et au Binh-dinh par les Etablissements Delignon, à Phu-phong (N.D.L.R.).

meurant, et quoi qu'il en doive coûter à notre orgueil, il faut bien dire que le côté brillant et extérieur de la vie de Paris les a bien moins frappés qu'on ne pense. On parlait à l'un d'eux de l'énorme affluence des promeneurs, des voitures, de la vie intense dont s'animent les rues ; il ne répondit qu'une seule chose : « Oh ! oui, c'est bien » gênant pour circuler ». Ils ne sont pas restés insensibles aux charmes des Parisiennes, ni à l'éclat et à la richesse de leurs toilettes, mais un ambassadeur nous fit à ce propos cette réflexion d'une philosophie toute pratique et légèrement railleuse : « C'est très joli, mais cela doit coûter bien » de l'argent, j'imagine, à leurs maris ».

» Les envoyés ont pris note, jour par jour, de leurs excursions et de leurs promenades, depuis leur départ de Marseille, indiquant jusqu'au nombre des tunnels et expliquant par le menu la formation des trains de chemins de fer dont l'heure de départ est « fixée toujours à l'avance ». A leur arrivée à Paris ils constatent que « la citadelle (c'est-à-dire » pour eux la ville même) a pour ceinture » des canaux complètement à sec, mais où » l'on pourrait faire venir de l'eau pour les » besoins de la défense ». Puis ils font le compte du nombre des portes, en distinguant celles destinées aux piétons de celles destinées aux voitures, des églises, des « palais appartenant au Président de la République », des écoles, bibliothèques, jardins, ponts, etc... Ils vont jusqu'à nous dire le prix moyen du mètre carré de terrain dans Paris, et déclarent — j'ignore où ils ont constaté ce détail, — que « toutes les maisons sont munies de paratonnerres ». Il n'y a pas à se dissimuler, d'autre part, que les questions d'étiquette, les présentations officielles et les visites de gala ont tenu et devaient tenir dans l'esprit des représentants de ce peuple essentiellement formaliste et poli une place qui nous paraît un peu exagérée à nous autres, Occidentaux.

» Les audiences accordées par le Président de la République et par les ministres sont l'objet de longs développements. Noms et dignités des assistants, rang hiérarchique des fonctionnaires, compliments de bien-séance, révérences et saluts, ils ne font grâce d'aucun des détails du cérémonial. On sent que ces gens sont là sur leur terrain et qu'ils s'y complaisent, comme en la chose à la fois la plus sérieuse et la plus intéressante du monde. Ils se rendent en fin de compte cette justice qu'ils ont bien exactement dans ces occasions « suivi les rites de

» l'ambassade de la trente et unième année née du règne de Tu-Duc » (1). La visite au Panthéon les a beaucoup frappés et ils constatent qu'il y a encore « trente-deux » carrés inoccupés qui attendent les grands » patriotes de l'avenir ».

» Le Jardin d'acclimation les a intéressés et, selon un phénomène qui est bien naturel et bien humain, ils ont contemplé avec une curiosité naïve certains animaux enfermés en cage, alors qu'ils les voient tous les jours dans leur pays, sans y prendre garde, à l'état sauvage. L'exposition coloniale a appelé, cela se conçoit, leur attention : ils constatent, non sans une pointe d'orgueil, qu'ils y ont trouvé des bâtiments construits dans le style annamite et que les produits du royaume d'Annam y occupent une place importante. Le récit des merveilles mêmes de l'Exposition n'occupe pas dans leur journal de voyage la place qu'on pourrait au premier abord supposer : outre que leur attention devait habituellement se disperser sur mille sujets, il faut bien se dire que leur impression a été, à peu de chose près, celle de la plupart des visiteurs, même Européens, qui ne sont pas guidés par une compétence technique. Cette impression d'ensemble se résume dans ces mots : « C'est bien beau ! » et ne s'attarde pas beaucoup à d'autres analyses ni à des sentiments plus subtils. Il va de soi que la tour Eiffel les a émerveillés. Ils la représentent de loin, de près, en hauteur, en largeur, décrivent toutes les plates-formes et les restaurants qu'ils jugent « fort agréables, » mais de prix très élevés ». Ils ont admiré la revue de Longchamp et admiré surtout que tant de troupes fussent tirées de Paris seul et des environs, mais ils constatent douloureusement de quel poids cela doit peser sur le budget public. Ils ne sont guère gens, d'ailleurs, comme nous le disions plus haut, à être beaucoup éblouis par les choses militaires, ni par les uniformes, eux chez qui le métier des armes est si peu honoré et occupe dans la hiérarchie sociale une place si subalterne. Les naïfs qui, à ce point de vue, les confondraient avec les Arabes ou avec les races africaines commettraient la plus grossière des erreurs, et le fameux adage « la force en impose aux Orientaux », qui a si volontiers cours dans l'opinion publique européenne n'est ici qu'un pur paradoxe. Les Annamites la subissent comme tout le monde, à commencer par nous ; mais ils ne l'admirent nullement et ont pour elle, comme pour la mort qui en est la manifestation suprême, le plus calme mépris.

» Un des fils du prince Tuy-Ly, premier régent du royaume qui accompagnait la mission en qualité de médecin, parle avec enthousiasme des hôpitaux qu'il a visités à Paris et à Lyon et des médecins qui y professent. Ces confrères lui inspirent une vénération profonde, mais, dit-il, qu'il a dû leur « falloir de temps pour apprendre ces » choses » !

» Le Protectorat a usé de son influence pour faire donner des situations administratives élevées aux ambassadeurs qui reviennent de Paris et ont dû en rapporter des idées nouvelles, une humeur plus ouverte à la civilisation occidentale. Plusieurs ont une place dans le Conseil Secret et leur influence ne peut qu'être utile, en combattant celle du vieux parti quelque peu réactionnaire qui semble un peu trop dominer dans le Conseil de régence.

» Aussi bien, en parcourant ce long rapport encombré de détails et par endroits si consciencieusement enfantin, on se prend une fois de plus à songer à ce jeune roi qui s'appela Đông-Khanh, que la mort est venue prendre au moment où son règne allait tenir ses promesses. S'il lui eût été donné, à lui, de voir se réaliser un de ses plus intimes désirs et de visiter la France, on peut croire et affirmer, sans crainte d'être démenti par tous ceux qui l'ont connu, qu'il en eût rapporté autre chose et surtout des impressions d'un autre ordre. Comme il savait gouverner et vouloir, c'est sa politique tout entière qui se fût rajeunie à cette source occidentale et son royaume qui eût, autant que lui-même, tiré bénéfice d'un semblable voyage.

» Le Protectorat l'aurait eu pour allié dans la plupart des réformes économiques ou des innovations à tenter. Par l'empressement qu'il mettait à chercher et à se faire expliquer dans les livres la science et les choses de France, on peut juger de l'impression que ces choses eussent produite sur cet esprit si remarquablement ouvert et curieux, s'il lui eût été donné de les voir de près et d'en bien saisir l'application. L'éclat des pompes officielles eût été loin de lui suffire, et il se fût certainement moins occupé de savoir s'il se conformait bien exactement aux rites de la 31<sup>e</sup> année de Tu-Duc. »

Quels étaient donc les membres de l'Ambassade ?

M. Baille mentionne bien un médecin, fils

du prince Tuy-Ly, mais il ne cite aucun nom. Il est peut-être intéressant aujourd'hui, après cinquante-cinq ans, d'évoquer les personnages qui participèrent à ce merveilleux voyage. Une rapide enquête nous a permis de les identifier tous.

Le titre de premier Ambassadeur avait été dévolu à S. A. le Prince Miên-Triên, 60<sup>e</sup> fils de Minh-Mang, homme d'une soixantaine d'années, jouissant d'une solide réputation de lettré et qui avait été parmi les premiers à manifester son enthousiasme pour la collaboration franco-annamite. C'est d'ailleurs pour cette raison que le régent despote Tôn-thât-Thuyêt l'avait fait exiler en 1884 à Sông-Câu, avec son frère le prince Tuy-Ly. Tous deux regagnèrent la capitale l'année suivante, à l'avènement de Đông-Khanh.

Le second ambassadeur était un Tonkinois, S. E. Vu-van-Bau, Tông-dòc de Hai-duong, mandarin très distingué. Après son retour de France, il devait être kidnapé par les rebelles. Comme la famille n'était pas en mesure de payer la rançon exigée par les bandits, il fut mis à mort.

M. Nguyễn-Trung, qui occupait les fonctions de Ta-ly (sorte de conseiller aux ministères) fut désigné comme Bôi-su, troisième ambassadeur. C'était un lettré originaire de Quang-tri, qui avait accompagné S. M. Đông-Khanh lors de la tournée de police royale dans les deux provinces au nord de Hué, en 1887. Il avait alors le grade de Lang-trung (chef de division des ministères).

M. Nguyễn-gia-Thoai était un Cu-nhân originaire de Vinh-xuong, province de Thua-thiên. Il avait servi comme Tri-phu de Thang-binh (Quang-nam) en 1886-1887 et participé aux campagnes de propagande pour ramener le calme dans ces régions troublées. Il occupait les fonctions de Viêngoai au ministère des Rites quand il fut nommé premier Secrétaire de l'Ambassade.

M. Nguyễn-huu-Mân, Chu-su (chef de section des ministères) au collège Hân-Nhon, avait été envoyé à Marseille en 1875 pour y apprendre la langue française — diplomatique, disent les papiers — et par la même occasion s'initier à l'art de la photographie. Il en revint quatre ans plus tard pour remplir l'emploi de photographe officiel à la Cour. Sa connaissance du français le fit désigner comme premier interprète.

M. Huong-Minh, un des nombreux fils du Prince Tuy-Ly, donc neveu du premier am-

bassadeur, fut affecté comme médecin de l'ambassade, médecin empirique s'entend, et, M. Lê-van-Phuong, du grade de bien-tu, comme secrétaire particulier.

La Résidence Supérieure de Hué avait, de son côté, désigné deux de ses secrétaires-interprètes, M. Nguyễn-tân-Loi, Cochinchinois d'origine servant en Annam et M. Nguyễn-dinh-Hoè, Annamite de la capitale.

A l'arrivée à Saigon, le Gouverneur de la Cochinchine y fit adjoindre M. Truong-minh-Ky, professeur de langue annamite bien connu.

L'ambassade était donc composée de dix membres. Pour notre part, nous en avons connu plusieurs, notamment les cinq ou six derniers. Huit d'entre eux sont morts depuis longtemps.

L'an dernier, décédait à l'âge de quatre-vingt-huit ans, dans sa modeste demeure près du marché Bê-n-Gu à Hué, le neuvième,

M. Nguyễn-huu-Mân, retraité depuis une trentaine d'années comme Instituteur principal avec le titre de ministre honoraire. Il avait reçu, un peu tardivement semble-t-il, — il était octogénaire — la croix de la Légion d'honneur. Les Français qui fréquentaient les examens de langue annamite entre 1900 et 1915 se souviennent bien de cet examinateur, grand, sec, et qui ne souriait jamais. L'absence de plusieurs incisives le rendaient redoutable aux candidats car son intonation et son accentuation s'en ressentaient sérieusement, ce qui n'était pas fait pour faciliter la tâche des débutants. Mais au fond c'était un brave homme, qui « notait bien ».

Actuellement il n'en reste plus qu'un : S. E. Nguyễn-dinh-Hoè, âgé de quatre-vingts ans, Hiệp-ta en retraite, officier de la Légion d'honneur, à qui *Indochine* a consacré un article dans son numéro du 13 juillet dernier. Nous lui offrons ici nos vœux déférents de bonne santé et de bonheur.



# LETTRE DE Cochinchine

de M. de CHODUI

COMME le temps passe ! Même les gens les plus blasés en sont surpris. Laissez-moi me mettre un peu de talc sur l'avant-bras, car ma peau colle au papier, et je reviens tout de suite. Là, ça y est. Je ne me gêne pas avec vous. Si je devais faire des cérémonies, je ne vous écrirais jamais. Il me semble qu'une lettre guindée n'est plus une lettre, et, comme le disait M<sup>me</sup> de Sévigné lorsqu'elle mandait les potins du jour à sa toute bonne, ce sera au courant de la machine à écrire. O Temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices, suspendez votre cours ! J'ai connu une dame pour qui ce vœu fut exaucé. Elle avait quatre-vingt-treize ans. Le temps s'était arrêté sur ses heures propices, c'est-à-dire celles de sa jeunesse. Elle demandait à ses visiteurs si la Fatti avait toujours du succès dans *la Traviata* et s'il était vrai que l'Impératrice eût engraisé, les Espagnoles s'empâtant facilement, surtout des hanches. C'était charmant. Comme les autres n'avaient pu, sur l'océan des âges, jeter l'ancre un seul jour, les nouvelles de la Cour et les potins du boulevard s'estompaient beaucoup pour eux. Il faudrait pouvoir jeter l'ancre tous en même temps. Mais si l'on devait indéfiniment revivre la même journée, on s'en laisserait bien vite. Un humoriste a supposé qu'un matin le soleil avait oublié de se lever : quelle histoire ! Je ne vous la raconterai pas, car elle n'a aucun rapport avec la Cochinchine, où ce matin encore le soleil s'est levé bel et bien. Un peu tard, il est vrai. Il ne montre pas son nez avant 6 h. 30. Il est si éloigné de nous qu'il ne doit pas savoir encore que nous avons décalé l'heure, et qu'il devrait, pour faire comme tout le monde, avancer son lever. Dès qu'il le saura, nous donnerons encore un coup de pouce à nos horloges et tout sera à recommencer.

Notre belle saison des pluies est terminée et nous entrons maintenant dans notre belle saison sèche. Elle hésite encore un peu. Nous avons bien encore un petit orage par-ci par-là, mais c'est pour plaisanter. Il était temps : nos imperméables ne supporteraient pas une averse de plus. Ils sont bons à jeter. On les gardera tout de même pour en-cas, mais il sera impossible de s'en servir jamais. Qui donc est assez fort pour se débarrasser des vieilles choses inutiles ?

Les jours de grande pluie, on en était quitte pour écouter Radio-Saigon.

Bien sûr, vous pouvez aussi écouter la Radio. Vous êtes charmés par la voix de la speakerine, puisque décidément c'est un mot qu'on chasse par la porte et qui revient par la fenêtre, mais, à Saigon, nous la voyons en chair et en os. Elle se plaint d'être plus en os qu'en chair. C'est pour recevoir des compliments, et dans vingt ans elle sera à l'affût des régimes à la mode pour récupérer sa ligne d'aujourd'hui. Il y a quelques semaines un admirateur étranger lui promet une petite sonnette. Elle ne savait que penser. Elle s'imagina que c'était un hibelot. Il y a des gens qui collectionnent les sonnettes, comme aussi les tabatières et les Rembrandt (c'est plus cher). Elle se demandait où elle mettrait cette petite sonnette : peut-être à son menton pour faire un joyeux dri-li-ligne quand elle parlerait. Eh ! bien, ce fut un sonnet qu'on lui offrit. Le sonnet n'est pas le mari de la sonnette et ne lui ressemble nullement. Il fit naturellement plaisir à notre amie, car il la célébrait. Il y a beaucoup de femmes charmantes à Radio-Saigon, tant dans la section française que dans la section indochinoise. Vous y verriez notre diva qui, cinq minutes avant son tour, ne sait plus où elle en est, parce que le pianiste n'est pas arrivé. L'autre jour, de désespoir, elle allait recourir au saxophoniste pour accompagner l'opérette. Comme les autres fois, le pianiste, par miracle, était à son poste à l'heure précise. Notre diva n'a pas même eu le temps de lui passer un savon. La séance terminée, elle n'y pense plus, car si elle est un peu soupe-au-lait, elle se calme avec la même rapidité. Un jour, elle prit contre son boy une colère qui compte dans la vie d'un boy, ou qui, du moins devrait compter. Contrairement à ses habitudes, elle bouda. Alors le boy, la servant à table, lui glissa à l'oreille : « Je ne suis pas fâché ! »

Cette saison serait propice à la promenade si l'on avait des moyens de transport. On en a, bien sûr, mais tout de même pas comme autrefois. Pourtant notre campagne cochinchinoise est bien jolie avec ses touffes de verdure. C'est encore plus tropical que le Palmarium du jardin d'Acclimatation. Les cocotiers y balancent mollement leurs têtes mal coiffées, quittes à laisser choir

quelques noix sur la tête du voyageur, comme faisait Gargantua des boulets de canon en se testonnant de son peigne, ce que voyant, Grandgousier son père pensait que fussent poux.

Quand, en automne, la bruyère est en fleurs, les tramways des villes de l'Allemagne septentrionale annoncent l'événement par de grandes pancartes « Die Heide blüht ! » Que diraient-ils de nos cannes à sucre qui viennent de fleurir ? Bien plus que les roseaux, elles me semblent incapables de garder un secret confié à la terre. « Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne ». Et leur panaché a une autre allure que les plumets de colonel qui ornaient les vases



... vous êtes charmés par la voix de la speakerine, mais, à Saigon, nous la voyons en chair et en os...

Louis-Philippe de nos cheminées de province. Un petit Cochinchinois mit ses économies dans un champ de cannes à sucre. Malheureusement, la marée d'équinoxe fut plus forte qu'on ne s'y attendait. Le terrain fut envahi par l'eau saumâtre, et la petite récolte fut perdue. Mais les gens de ce pays ont l'âme naturellement douce et résignée, car ils n'ont jamais froid. Aussi l'événement malheureux fut-il commenté par de grands éclats de rire. On recommencera, voilà tout. Le riz est mûr. On le moissonne.

Il y avait bien longtemps que je n'avais eu l'occasion d'aller dîner dans cet établissement rustique de notre banlieue. Il y a des années qu'on se demande comment cette grande cabane de bois tient debout. En attendant que la question soit résolue, elle résiste. La piscine est toujours là. Sa forme permettrait d'y mouler un haricot géant. Contrairement à toute prévision, il y a beaucoup de monde. Sans doute n'y danse-t-on plus. Le phono redit des airs tellement vieux qu'ils surprennent comme des nouveautés.

Il y avait ce jour-là une grillade avec...

avec... « Boy, dis-nous, qu'est-ce que c'est que ces pommes paille ? — De l'igname », répond le boy, du même ton qu'il vous aurait murmuré à l'oreille : « Château-Yquem 1920 ».

Le gérant s'empresse, demande si l'on n'a besoin de rien. « Mais non, mais non, tout est parfait. Ces pommes paille font un réel plaisir. Comment faites-vous donc pour démêcher des pommes de terre ? — On fait pour le mieux, répond-il tout souriant. On a du mal. Et beaucoup de monde avec ça. Aujourd'hui j'ai eu 80 déjeuners. — Mais vous êtes bien ici, disons-nous. Vous êtes tranquille, à la campagne, le bon air, la piscine... — Oh ! la piscine, vous savez, corrige-t-il, ce n'est guère pour moi. Chaque fois que j'y suis, il y a un coup de téléphone. Je me baigne peut-être deux fois par an. » Nous sommes un peu effrayé, mais tout porté à l'indulgence que nous sommes, nous n'en laissons rien voir. Si sainte Geneviève avait connu cette nuit-là, elle l'aurait choisie entre toutes. C'est la nuit idéale pour veiller sur une ville endormie.

Avec la saison sèche revenue, nous allons pouvoir enfin jouir un peu de notre nouveau Jardin de la Ville. C'est ainsi que nous appelons le parc Maurice-Long. C'est bien dans les traditions de ce pays où les gens portent toujours un autre nom que le leur. Ce jardin a toujours été aimable et surtout sans défense. Pour une raison ou une autre on le grignotait. Et puis il y eut une Kermesse qui ne l'arrangea pas. Enfin, il offrit l'hospitalité à la dernière foire-exposition de Saigon, et cela lui valut un abattis d'arbres effrayant.

C'était notre Champ-de-Mars, puisque toutes les grandes villes se ressemblent par quelque point ; le Champ-de-Mars sans la tour Eiffel, ni l'Ecole Militaire, je vous l'accorde, et pour la dévastation seulement. Mais tandis que Paris a eu besoin d'années et d'années pour transformer les ravages des installations éphémères en parterres agréables, et frondaïsons ombreuses, moins de deux ans ont suffi pour que la chaleur de Saigon, à l'humidité pleïde de sucs et de sève, fit, de notre parc mutilé, un ouvrage achevé. Vous y trouvez de tout, même une association hippique avec ses écuries et ses pistes cavalières. Il y a des coins volontairement négligés et plus sauvages que nature ; il en est d'autres, au contraire, dessinés comme les jardins de nos vieux châteaux. J'aime beaucoup les miroirs d'eau. Il y a aussi un bassin où l'on aimerait barboter toute la journée, mais il est réservé aux enfants munis d'un bateau. Il faudra

que je regarde si l'achat d'un bateau est au-dessus de mes moyens. Pour les sportifs assis, vous avez des bancs qui leur permettent de suivre les progrès journaliers des gens que s'entraînent à la balle-au-panier dans les terrains du cercle voisin. Enfin il y a un jardin d'enfants. Pour celui-là, la vérité me force à reconnaître qu'il faudra prendre un peu patience ! Les circonstances en ont ralenti l'achèvement.



... notre diva ...

L'on s'est tellement plaint un peu partout pendant des années que les enfants manquaient de terrains de jeux à leur strict usage que, bientôt, chaque enfant aura son jardin. Nous emploierons nos facultés de récrimination à autre chose. Je voudrais voir créer à Saigon un jardin de vieillards. Ils ont bien droit aussi, je pense, à prendre leurs ébats entre eux. Il y aurait un petit kiosque où chaque jour on voudrait des nouvelles — des anciennes plutôt — datant de quarante ans. On y jouerait au diabolo. Il y aurait, pour les jours de pluie, un petit théâtre où l'on verrait des gommeuses et peut-être une pièce d'ombres. Un comité étudierait l'application des vieilles recettes à l'économie du jour. Par exemple, pour la lessive, doit-on mélanger les cendres au linge, ou les arroser de temps en temps d'eau bouillante, après les avoir étendues sur une pièce de tissu au-dessus du cuveau ? Comment voyageait-on en diligence ? Et tant d'autres choses. A la sortie du jardin, tout comme les enfants, on cesserait de jouer, on redeviendrait sérieux.

Il paraît qu'un des signes auxquels on reconnaît qu'on vieillit, c'est lorsqu'on s'écrie : « Je me demande ce qu'il leur prend d'embaucher des agents de police si jeunes ? » C'est une réflexion qu'on ne se faisait pas en voyant dans l'exercice de ses fonctions celui de la porte Saint-Denis, à Paris. Il y était depuis des années et des années. Peut-être était-il aussi vieux que la porte Saint-Denis, on ne savait plus. Il avait une grande

barbe dans laquelle il souriait. Avec une douce autorité, il canalisait le trafic particulièrement actif à cet endroit. Eh ! bien, Saigon, qui ne se refuse rien, a installé au carrefour de la rue Chasseloup-Laubat et de la rue de Verdun, qui est aussi la route de Phnom-penh, l'agent de police de la porte Saint-Denis. Ou, du moins, son frère. Il n'y a aucune différence entre eux. On les confondrait, sauf que notre agent de police saigonais a un uniforme tout à fait différent, n'a pas un poil de barbe et n'est pas à cheval. Qu'importent ces détails ! C'est la même circulation intense, la même fermeté courtoise, le même coup d'œil.

Il étend les bras, il fait des tas de signes conventionnels pour inviter les chauffeurs à ralentir ou accélérer. Ceux-ci, en passant, lui font un petit bonjour. Mais notre agent de police saigonais diffère pourtant de son collègue parisien sur un seul point. Ce n'est pas à cause des voitures qu'il est là, c'est justement parce qu'il est là, sur sa petite plate-forme qu'abrite un champignon, qu'il y a des voitures. Et la preuve, c'est que le soir, quand le service de notre petit agent est fini, il n'y a plus une seule voiture à circuler dans ces parages-là. Tout le monde attend qu'il soit revenu. Le lendemain, dès qu'il a repris son poste, la circulation est telle, que c'est à devenir fou.

Que je serais content de vous commenter quelque grande manifestation artistique à Saigon ! Malheureusement, nous somnolons un peu. Ce n'est que passager, j'en suis certain. Il nous arrive de Paris que le centenaire de Sarah Bernhardt y a été célébré avec une ardeur touchante. On a donné des spectacles avec des artistes considérables dans les rôles tenus autrefois par Sarah. C'est pour Saigon une occasion perdue. Qui aurait joué l'Aiglon ? Une vieille dame ou un jeune homme ? Actuellement, on donne le rôle à un jeune homme. Mais, comme il s'agit de fêter Sarah Bernhardt et non Edmond Rostand, une vieille dame était plus indiquée. Une jeune fille aurait été Zanetto, du *Passant*, car c'est un rôle de la jeunesse de Sarah. Qui aurait été la Dame aux Camélias ? et Théodora ? et la Tosca ? et Phèdre ? et Théroigne de Méricourt ? Cela nous aurait distrait de la solution du problème des étrennes. Puis-je vraiment envoyer aux dames du rhum, du jus de tomates, des cigarettes, un quart de beurre, cinquante centimètres de calicot, une serviette-éponge ? Bah ! n'ayons pas de préjugés. Et si ma lettre sent un peu le fromage, c'est bien par orgueil, car on vient de me faire don d'un fromage gras, onctueux, et parfait en tous points.



Photo J. LHUISSIER

« Nos cannes à sucre viennent de fleurir. Leur panache a une autre allure que les plumets de colonel qui ornaient les vases Louis-Philippe de nos cheminées de province. »



Photo J. L'HUSSIER

« Cette saison serait propice à la promenade si l'on avait des moyens de transport. On en a, bien sûr, mais tout de même pas comme autrefois. »



Photo J. THUISIER

« Nous avons encore un petit orage par-ci par-là,  
mais c'est pour plaisanter... »



M. OUDIN



M. DOAN-VAN-VAN



M. NGUYEN-NGOC-NGOAN



M. PÉTOT



M. NGUYEN-HUU-TAO



S. E. NGUYEN-KHAC-NIEM



S. E. DANG-THANH-DON



M. VO-DINH-DUNG



M. NGUYEN-KHOA-PHONG



M. LONNE



M. DINH-QUANG-CHIEU



M. LE-VAN-MEO



M. LHEMERY



M. THAO PHAN

# Ont été nommés conseillers fédéraux...

## Du Tonkin :

### M. OUDIN Jean-Marie

Né le 18 mars 1906 à Paris, directeur de la Compagnie Générale de Commerce. Arrivé en Indochine en 1923 comme employé à la Compagnie Optorg, il est depuis 1939 au service de la maison Rondon, actuellement Compagnie Générale de Commerce. S'occupe principalement de questions minières.

### M. DOAN-VAN-VAN, dit DUC-TRINH

Né en 1914 à Hoa-hy, huyên de Cat-hai, province de Quang-yên. Directeur des Fabriques de Nuoc-mam « Van-Vân ». Membre du Comité du Groupement professionnel de la production agricole et forestière (sous-section pêcheries).

### M. NGUYEN-NGOC-NGOAN

Né le 26 juillet 1912 à Thinh-hao, canton de An-ha huyên de Hoan-long (D. S. H.). Architecte agréé par le Gouvernement. Tient un cabinet d'architecte à Hanoi. Ancien élève diplômé de l'Ecole supérieure des Beaux-Arts de Hanoi (Section Architecture).

### M. PÉTOT Charles

Né le 13 janvier 1895 à Saint-Georges-de-Crémone (Italie). Directeur de la Papeterie et de la Pyrotechnie de Dap-cau. Membre de la Commission municipale de la Commune mixte de Bac-ninh depuis sa création, en 1938.

### M. NGUYEN-HUU-TAO

Né le 1<sup>er</sup> septembre 1901 à Kim-liên (D. S. H.). Professeur de l'Enseignement primaire supérieur à Hai-phong. Titulaire du Diplôme d'Etudes primaires supérieures franco-indochinoises et du diplôme d'études supérieures de pédagogie. Trésorier de l'Association pour la diffusion du Quôc-ngu. Commissaire Scout.

## De l'Annam :

### S. E. NGUYEN-KHAC-NIEM

Né en 1886 à Thinh-xa, canton de An-ap, huyên de Huong-son, province de Ha-tinh. Reçu Cu-nhân au concours triennal de 1906 et Hoàng-Giap (lauréat du doctorat) en 1907. De 1911 à 1933, a été nommé successivement professeur, doc-hoc, puis tri-phu. Après une carrière mandarinale, il a été admis à la retraite avec le grade de Hiệp-Ta Dai-Hoc-Si alors qu'il était Tông-dóc de Thanh-hoa. Il a présidé la Commission de traduction du nouveau Code Pénal annamite en 1932. Il est commandeur du Dragon d'Annam et chevalier de la Légion d'honneur.

### S. E. DANG-THANH-DON

Né en 1885 à Long-vân, Binh-dinh (Annam). Reçu Cu-nhân n° 1. Tri-phu, en 1919, de la nouvelle province de Kontum, il termine une carrière dans le mandarinat comme Tuân-vu de Quang-tri, où il crée le village de colonisation de Binh-long, et Phu-doan de Thua-thiên. Il a été promu ministre honoraire en 1940. S. E. Dang-thanh-Dôn est commandeur du Dragon d'Annam.

### M. VO-DINH-DUNG

Né le 5 décembre 1902 à Van-an, canton de Nghia-hà, phu de Tu-nghia, province de Quang-ngai. Propriétaire foncier et entrepreneur de Travaux Publics. Membre de la Commission municipale de Dalat de 1932 à 1941. Elu membre de la Chambre des Représentants du Peuple de l'Annam en 1933.

### M. NGUYEN-KHOA-PHONG

Né le 12 avril 1908 à Hué ; il est le fils de S. E. Nguyễn-khoa-Ky, baron de An-Phu, ancien membre du Co-mât, ministre en retraite. Licencié en

droit et certifié de l'Ecole des Sciences Politiques de Paris. A collaboré aux travaux d'élaboration des nouveaux Codes d'Annam. Il a été secrétaire particulier de S. M. l'Empereur d'Annam de 1932 à 1936. A occupé plusieurs postes dans le mandarinat ; il est actuellement juge au Tribunal d'appel annamite.

### R. P. NGUYEN-VAN-THICH

Né le 3 septembre 1899, originaire de Niêm-pho, canton de Phuoc-yên, huyên de Quang-diên, province de Thua-thiên. Titulaire du diplôme d'études complémentaires. Directeur de l'Ecole de la Citadelle de Khanh-hoa en 1911 et en 1915-1916. Sorti du Grand Séminaire de Hué en 1926. Directeur de la Revue *Vi Chua*. Aumônier de l'école Pellerin à Hué.

### M. PHAM-DOAN-NIEM

Né en 1903 à Xuan-ty, canton de Hà-lang, huyên de Quang-diên, province de Thua-thiên. Diplômé d'Etudes complémentaires en 1921 et de l'Ecole Supérieure de Pharmacie de Hanoi en 1924. Pharmacien libre à Tourane depuis 1927.

## De Cochinchine :

### M. LE-VAN-MEO

Né le 21 août 1903 à Đông-Hoa (Gia-dinh). A fait ses études au collège Chasseloup-Laubat, puis à l'Ecole Supérieure de Commerce de l'Indochine à Hanoi. Professeur de cours commerciaux de 1930 à 1939. Vice-président du Comité de la Société de secours mutuels des employés cochinchinois de commerce et d'industrie. Sous-directeur de la Société annamite de crédit, premier établissement de crédit fondé par des Annamites en Indochine.

### M. DINH-QUANG-CHIEU

Né à Sadec le 15 avril 1911. A fait ses études à l'Institution Taberd, à Saigon, puis au lycée de Montpellier. Ancien élève de l'Ecole Centrale de Paris et diplômé de l'Ecole Supérieure d'Electricité de Paris. Après un emploi à la Compagnie des Eaux et d'Electricité de l'Indochine à Paris, il rentre en Indochine comme Ingénieur-adjoint, puis chef des bureaux d'études au laboratoire de cette société à Saigon. Remplit en outre les fonctions de secrétaire au Comité d'administration de l'Association des ingénieurs et techniciens indochinois.

## Du Cambodge :

### M. LONNE Camille

Né le 17 octobre 1893. Arrivé en Indochine en 1921 au service de la maison Denis Frères, il en est devenu le Directeur en 1931 pour les Agences de Saigon et Phnom-Penh. Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre, Médaille coloniale.

## Du Laos :

### M. LHEMERY Fernand

Né en 1908 à Versailles. Négociant, industriel à Paksé (Laos). En Indochine depuis 1928. Au service de la Société Poincard et Veyret, à Phnom-Penh, de 1931 à 1939, puis exportateur-transitaire à Phnom-Penh.

M. Lhémy a créé à Paksé un centre industriel d'égrenage de coton, huilerie, préparation des peaux de bovins et bubalins. Il est courtier du Comptoir des corps gras, agent de la Société Cotonière du Tonkin et du Comptoir des textiles, correspondant du Comptoir des peaux et cuirs.

### M. THAO-PHAN

Né en 1885 à Borikhane (province de Vientiane). Nommé dans l'Administration laotienne en 1914 au grade de Ratsavong, après avoir été pendant deux ans secrétaire des Résidences à Xieng-khouang, il a pris sa retraite en 1940 avec le grade de Chao-muong.

# ATTENTE

de TRU'ONG-VINH-DAT

Il existe sur la côte d'Annam un grand rocher qui, vu de la haute mer, affecte la forme d'une femme portant dans ses bras un enfant ; de là, vient son appellation : « la Mère et l'Enfant ».

La légende annamite a bâti sur ce rocher une histoire d'amour émouvante. C'est celle d'une femme qui espère vainement le retour de son mari, parti pour un long voyage. Elle attendit si longtemps qu'elle fut changée en pierre.

*Il y a plusieurs siècles qu'elle reste ainsi, son regard scrutant l'horizon, magnifique exemple de fidélité conjugale, comme en est témoin la lune, miroir sincère.*

*Bravant les plus grandes tempêtes, figée en une pose hiératique, serrant son enfant dans ses bras, elle demeure là, debout, et attend éternellement son époux.*

*Que lui importent les morsures du vent et de la pluie ? A mesure que les jours passent, la rosée blanchit sa belle chevelure, et, comme toujours, le même tableau décevant s'offre à ses yeux : celui du ciel, des nuages, des eaux. Les dix mille lieues de l'océan se perdent dans l'immensité monotone.*

*Sa vaine attente s'écoule immuable parmi la vie éphémère des choses. De ses paroles de détresse, confiées à ses voiles imprécises qui se profilent dans le lointain, pas une n'est parvenue à Celui qui tarde tant à revenir.*

*Un feu d'amour la consume. Pourtant, elle sait rester la femme d'un seul homme, son cœur demeure de fer et de pierre.*

*Hélas ! l'horizon terne et plat ne décèle point la silhouette aimée, et le fardeau des jours s'alourdit sans cesse sur sa vie inconsolable.*





# LA NAISSANCE



## CHEZ LES CAMBODGIENS

par NAY-HOUTH

**D'**APRÈS les idées de transmigrations des âmes, admises généralement par les Cambodgiens, l'âme d'un mort peut passer chez une femme en état de gestation pour loger dans le fœtus. Une étoile filante est considérée comme la descente sur la terre d'une âme divine pour y prendre naissance (*Chappradéi santhi*). Certain songe chez une jeune femme, surtout si l'on soupçonne un début de grossesse, est interprété comme prélude d'une transmigration d'âme. On rapporte même des cas rares d'enfants qui se seraient souvenus de leur vie précédente.

Cette transmigation serait cependant conditionnée par des actes accomplis dans des existences antérieures.

C'est ainsi que l'on entend souvent des parents murmurer, à l'occasion de la perte de leur jeune enfant : « Dans la vie précédente, tu n'avais pas accompli avec nous de bonnes actions ». Il résulte de cette conception que l'enfant nouveau-né arrive chargé de sa propre œuvre morale passée ; il ne doit rien à ses parents.

Sa venue au monde, tel un immigrant arrivé au port, permettrait, grâce à la connaissance de sa date de naissance, de prédire sa destinée, le chemin qu'il devra parcourir, son sort, au moyen de calculs, que détient le *hora*, à peu près de la même façon qu'un médecin procède à la recherche de l'indice de robusticité chez l'homme.

Le sexe du nouveau-né n'a pas d'importance pour les Cambodgiens, qui ne pratiquent pas le culte des ancêtres de la même manière que les Chinois et les Annamites.

### Soins coutumiers donnés au nouveau-né.

Immédiatement après l'accouchement, un sorcier passe un fil de coton autour de la chambre de la parturiente en murmurant une formule cabalistique pour interdire l'accès des mauvais esprits. Un autre moyen d'éloigner le diable consiste à marquer au

moyen de craie blanche ou de chaux à bétel un signe dit « *patte de corbeau* », ayant la forme d'une croix, sur les ouvertures de la maison, en disant une prière, sans laquelle aucun signe cabalistique ne ferait d'effet. On installe un foyer ardent, soit sous le lit, soit autour du lit.

A la campagne, le foyer est fait d'assemblage de troncs de bananier et de terre. On met sous la maison quelques branches d'arbre à épines, pour retenir les *ab* (1) qui pourraient s'y aventurer. Pendant trois jours, les étrangers ne sont pas admis, sauf la matrone requise. On veille particulièrement sur la santé du nouveau-né, on craint surtout qu'une *mdai-doeum* (2) ne vienne s'emparer de son âme, d'où l'expression populaire « porter son attention sur le nouveau-né, comme pour retenir la goutte d'eau sur une feuille de lotus ». On donne à sucer à l'enfant un petit morceau d'étoffe blanche imbibée d'eau de réglisse ou d'eau sucrée. On fait appel aux parents ou à quelque voisine allaitant encore pour nourrir l'enfant en attendant que la maman soit en état d'allaiter elle-même. Si l'enfant meurt dans le courant de la semaine, certaines familles tachent de suier une partie de son corps pour le reconnaître éventuellement s'il venait à naître à nouveau dans le même ménage.

### Cérémonies diverses.

Au troisième jour, on procède à une offrande en l'honneur de la matrone, qui a pu amener à bon port la mère et l'enfant à travers les multiples dangers qui les ont guettés. C'est par suite de cette obsession que les Cambodgiens désignent l'accouche-

(1) Diablesse constituée d'une tête aux yeux lumineux provenant d'une femme vivante ensommeillée.

(2) C'est l'âme errante d'une femme décédée des suites de couches à la recherche de son enfant.

ment sous l'expression « *passage du fleuve* » (*ch'lang tonté*). La famille adresse de belles paroles de remerciements et offre à la matrone des mets, desserts, alcool, bétel, paddy et divers objets. Certaines femmes font cesser le feu au troisième jour ; d'autres le conservent pendant une semaine dans l'idée d'affermir les chairs. La cérémonie de Cessation de feu, dite « *Tumléak-chàngkran* » (*descente du foyer*), doit toujours être faite au troisième jour ; elle s'accomplit de la façon suivante : après l'offrande à la matrone, on prélève sur le foyer une certaine quantité de terre, qu'on jette sous la maison, pendant que la matrone formule des vœux pour la maman et le nouveau-né, en entourant les poignets de celui-ci de fil de coton porte-bonheur ; le foyer est ensuite démoli. Au cas où le feu dure au delà du troisième jour, le foyer ne sera pas démoli après cette cérémonie de « *Tumléak-chàngkran* », qui n'est alors que symbolique. La matrone trace les lignes de sourcils de l'enfant, perce les lobes des oreilles, si c'est une fille, à l'aide d'une aiguille à coudre enfilée d'un double fil de coton. Pour un garçon, elle procède à la coupe symbolique des « *cheveux sauvages* ». On applique sur la fontanelle une pâte de tubercule de *ponley* (plante aromatique), qui aurait la propriété de hâter sa fermeture, car la crainte de vulnérabilité de la fontanelle hante l'esprit des mamans cambodgiennes (1). La mère se lave les seins avec de l'eau et se frictionne tout le corps avec du safran. Sa teinte jaune la distingue des autres femmes.

#### Nom de l'enfant.

Au dixième ou douzième jour, d'après les anciennes coutumes, la famille donnait un nom à l'enfant au cours d'une fête. Les personnes riches et les mandarins organisaient un banquet ; les pauvres se contentaient de faire venir un sorcier ou un bonze pour confectionner des amulettes pour le bébé. Le port des amulettes était très répandu à la campagne où les maladies in-

fantiles étaient presque inévitables. C'étaient parfois de simples petits morceaux de bois à odeur fétide, à qui la coutume prêtait la propriété d'incommoder les mauvais esprits. Aujourd'hui, c'est au moment où l'on célèbre la cérémonie du troisième jour qu'on donne son nom à l'enfant ; le banquet est réservé pour la cérémonie de la tonsure, qui doit être célébrée à partir de l'âge de huit ans.

Avant 1907, l'état civil n'était pas réglementé ; les naissances n'étaient pas déclarées. Chaque personne portait un seul nom (sauf les bonzes qui en portaient deux, un nom civil et un nom religieux). En aucun cas ce nom ne devait rappeler celui des ascendants. Chez le peuple, le nom se composait d'un monosyllabe et avait souvent un sens. Ex. : *Méas* (or), *Prak* (argent), *Suôs* (sous-entendu *srei suôs sdei* : félicité, bonheur). Les enfants des deux sexes pouvaient porter un même nom, mais précédé d'un mot variable suivant les milieux et l'âge. Ex. : A Sok ou Néak Sok, s'il s'agissait d'un garçon ; Mé ou Néang Sok s'il s'agissait d'une fille.

Une ordonnance royale du 16 juillet 1907 avait prescrit l'emploi d'un nom de famille et d'un prénom. Un Krâm de 1943 a apporté une modification à cette ordonnance : tout sujet cambodgien porte dorénavant un nom de famille et un nom particulier.

A dater de la signature de ce Krâm, tout sujet cambodgien prend le nom de famille que porte actuellement son père. Ce nom de famille sera conservé indéfiniment par ses descendants.

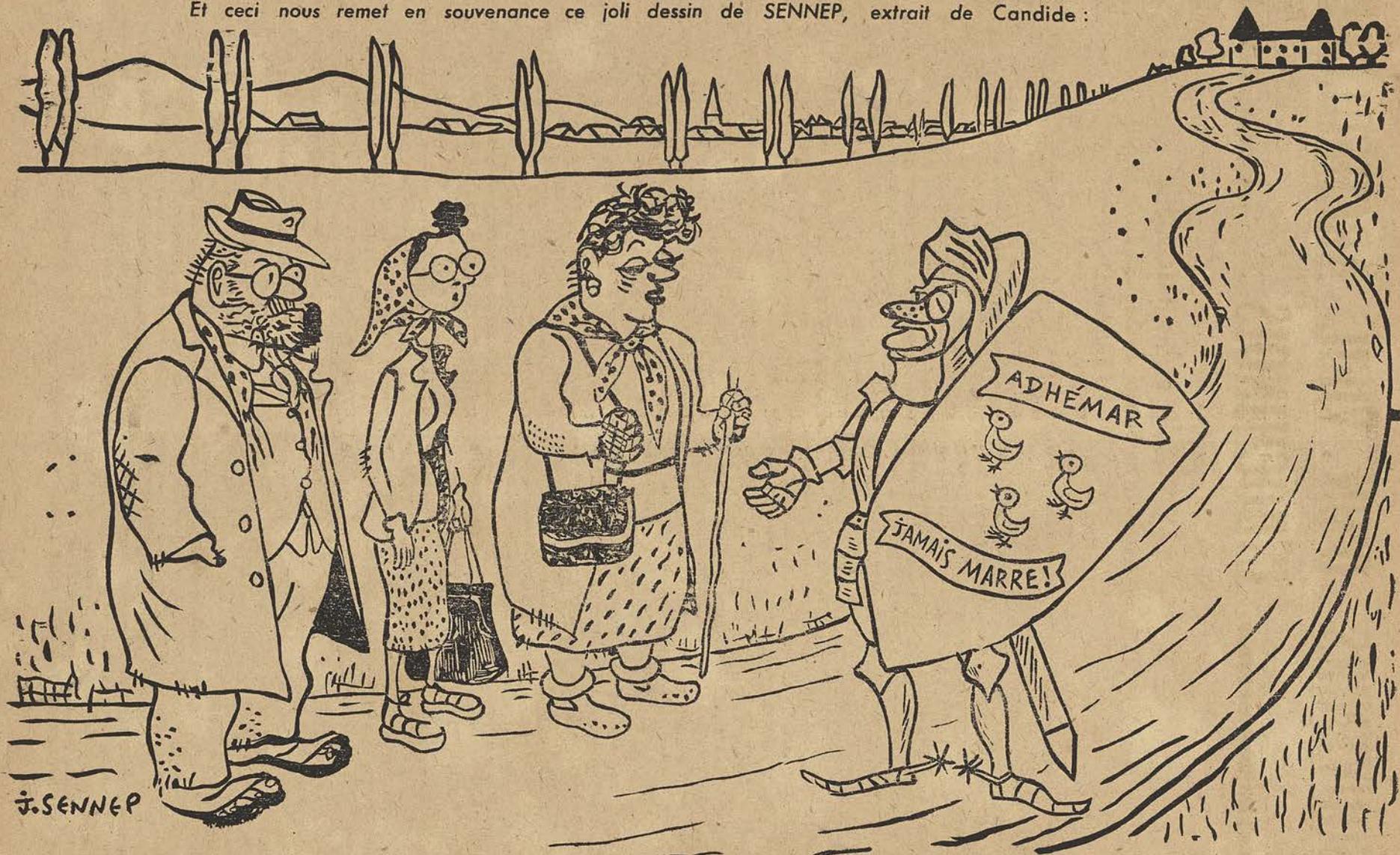
Le nom particulier sert, au sein de la famille à distinguer chacun des membres de celle-ci. Dans la désignation de la personne, il est indiqué après le nom de famille.

(1) Une anecdote populaire rapporte qu'un nommé A Chey (l'homme le plus sot), prenant le battement de la fontanelle de son bébé pour un abcès, le perça à l'aide d'une forte épine. L'enfant ne tarda pas à en mourir...

## LA CARTE DE VÊTEMENTS

Après la carte de pommes de terre et la carte de riz, puis  
la carte à tout faire, voilà la carte de pain. (Les journaux)

Et ceci nous remet en souvenance ce joli dessin de SENNEP, extrait de Candide :



Est-ce que je grogne, moi ?... Pas du tout ! J'use mes vieux complets...

# SOUVENIRS D'UN VIEIL ARCHÉOLOGUE INDOCHINOIS <sup>(1)</sup>

(Suite)

par H. PARMENTIER

Chef honoraire du Service Archéologique de l'École Française  
d'Extrême-Orient.

LES travaux de Po Nagar de Nha-trang s'ouvrirent pratiquement en 1901 par la grande étude que je fis de cet ensemble au début de mes recherches pour l'établissement de l'Inventaire descriptif des monuments chams qui avait motivé ma venue de France ; cette étude parut dans le tome II du *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient* en 1902, accompagnée des photographies d'un relevé à grande échelle qui fut exposé au Salon des Artistes Français la même année et y fut récompensé d'une troisième médaille.

Les travaux proprement dits ont commencé le 19 février 1906 par le dégagement du terrain du temple et le dessouchage des ruines ; en même temps était transporté sur les rochers de l'angle S.-O. l'abri qui avait servi aux Annamites à assurer le culte de la divinité de la tour principale ; je l'ai transformé en habitation pour la durée des travaux et il fut démoli il y a quelques années.

Les opérations de consolidation débutèrent le 18 août ; elles portèrent, pour essayer mon système, sur les sanctuaires secondaires, tour S. et tour N.-O. avant d'attaquer la tour principale, dont on ne s'occupa au début que pour effectuer le nettoyage des arbustes poussés sur ses étages ; car ils envoyaient dans les lézardes importantes des racines dévastatrices qui les agrandissaient.

On reconnut d'abord que le terrain du temple était en grande partie un terrassement rapporté, en gros blocs de madrépores dont la côte foisonne. On dégagea ainsi les fondations d'un mur d'enceinte qui venait buter sur les énormes roches rondes de granit sans les joindre entre elles. Le 8 mars furent fouillées les fondations de la tour O. dont il ne subsistait plus que le bas des murs. Un dépôt sacré y apparût en désordre ; il était marqué surtout par les quatre briques qui l'encadraient mais le tout ne prit son sens que dans la suite lorsqu'on put fouiller la tour N.-O. restée debout. Des débris minuscules d'or sur le sol vierge semblent indiquer le désir de donner l'impression de construire l'édifice du dieu sur un sol d'or.

Le sanctuaire S., bâtiment de l'époque la plus basse du groupe, était aussi le plus mal construit. Son corps inférieur supportait des superstructures de terre enfermées entre deux maçonneries ; celle du dedans était une pyramide à base carrée montée en briques encorbellées dont le vide était terminé par une mince cheminée. Sur cette pyramide s'appuyait le remplissage de terre que protégeait en dehors un extrados en courbe lisse. Mais la masse intérieure avait fourni un terrain propice au développement de la végétation ; dès qu'elle eut pénétré par les crevasses de l'enveloppe, elle fit crouler l'extérieur. Il ne subsiste des dispositions primitives que les assises supé-

rieures avec le couronnement ancien. Ces quelques rangs de briques du haut nous ont conservé l'épiderme premier avec, au-dessus, le bulbe terminal, soutenu par quatre têtes brutales de bœuf, obtenues assez adroitement dans la brique, et le lingga de pierre qui achève l'édifice. Je fis d'abord installer des chaînages extérieurs pour assurer l'existence de la pyramide intérieure et la faible part qui subsistait du sommet de l'extrados. Ces opérations de défense révélèrent, installé au plus haut de la tour, un de ces dépôts sacrés dont la tradition est courante chez les Annamites ; tradition que nous considérions jusque-là, faute de preuves, comme une simple légende. Le canal vertical du sommet de la voûte, de 12 centimètres de côté, communiquait avec l'extérieur au bord par un tube de cuivre de 25 centimètres de longueur et de 15 millimètres de diamètre. Nous fûmes amenés à démolir brique à brique tout ce sommet pour le reconstruire ensuite dans la même forme mais plus solidement. C'est cette opération qui livra le dépôt sacré placé sur le bout de la cheminée. Il consistait en trois disques, deux de cuivre et un de fer, pas trop abîmés, de 15 centimètres de diamètre ; ils enfermaient une série de disques plus petits, en argent ou en or, quelques-uns découpés et décorés en forme de fleur ; cinq feuilles d'or, deux en forme de foudres, une en serpent, une autre en crocodile, la dernière en éléphant barrissant.

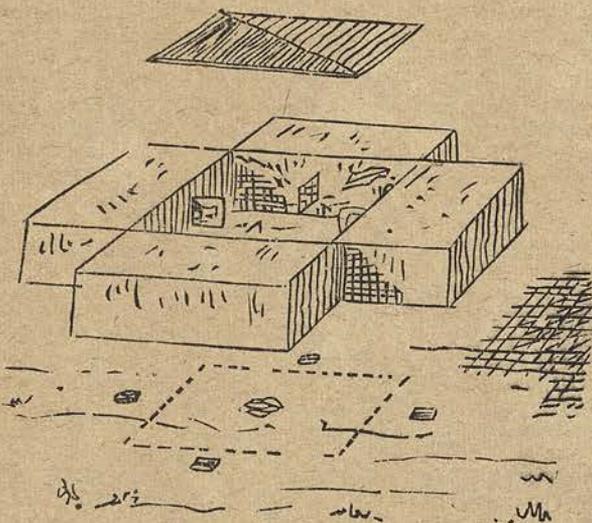
L'étude antérieure de l'ensemble du temple m'avait amené à croire que la tour Sud, telle qu'elle nous apparaissait, était une construction élevée en 1143 A.D. sur l'emplacement du vénérable sanctuaire qui, en 781, remplaça l'édifice brûlé en 774. J'avais cru au début que la tour S. était le sanctuaire de 781 ; mais l'avancement de mes études sur l'art cham révélait que le bâtiment était celui de 1143. On pouvait supposer, par suite, que l'édifice de 781 avait dû être en construction légère, puisqu'il avait duré si peu de temps ; j'étais alors amené à supposer que la maçonnerie de briques qui l'avait porté devait se trouver sous l'édifice que nous possédions. Celui-ci suffisamment consolidé, une fouille hardie pouvait nous conduire, dans cette précieuse maçonnerie, au dépôt sacré de l'édifice de 781, s'il en avait existé un. Cette passionnante recherche, à laquelle je ne pus me livrer durant mon séjour, me fut permise lors d'un retour temporaire deux ans plus tard. Ce qui fit que, du 20 au 23 février 1909, dans une chaleur et une poussière étouffantes, à la lueur des torches, ma femme et moi, penchés durant quatre jours au-dessus du coolie qui creusait, nous vécûmes dans l'attente

(1) Voir nos numéros 176, 186, 190, 194, 198, 208, 217, 222.

de toucher le fond du puits de la construction antique. Notre fièvre ne fût pas déçue : nous trouvâmes dans ces fondations, sur la terre vierge, à 1 m. 72 au-dessous du sol actuel du temple, l'offrande millénaire. Elle était contenue dans une aiguière de cuivre et consistait, comme pièces travaillées, en une bague d'or fort lourde avec améthyste non taillée, un couvercle en or de pot à chaux, de petites pinces à bétel en cuivre, un bracelet d'enfant, en or, les restes d'un collier de perles minuscules, percées, une autre bague d'or et un talisman, feuille de plomb enfermant une olle inscrite de caractères cabalistiques ; comme pièces naturelles, une pépite d'or, une pierre ronde striée, des cristaux bleu foncé, sorte de verre produit par la fusion de sables locaux, de nombreux grains de paddy qui, pour la plupart, tombèrent en poussière quand nous les avons examinés.

Dans les assises supérieures, faites de grandes et excellentes briques de la maçonnerie de 781, fût trouvée, en outre, une gracieuse boîte en argent à décor de phénix affrontés, en deux pièces, qui est probablement d'origine chinoise.

Ce ne sont pas les seuls dépôts que ces édifices nous fournirent, et, pour en revenir au temps de mon séjour, le 23 novembre 1906, dans la jolie tour N.-O. dont nous menions les réparations en même temps que celle de la tour S., nous pûmes, dès que la fouille ne présenta plus de risques graves, en dégager un, placé dans le même cadre de quatre grandes briques que nous avions déjà rencontré à la tour O., cadre placé sur la terre vierge à 1 m. 46 au-dessous du sol du temple. Ce dépôt, de trente-deux ans plus jeune que celui de



781, offrit un dispositif plus intéressant. Les quatre briques, de 45 centimètres de longueur, déterminaient une petite cuve remplie de fin sable blanc sous une plaque carrée, coupée en diagonale, mi-partie or, mi-partie argent. En-dessous, sur les axes, quatre carrés d'or posés verticalement étaient gravés d'un éléphant debout ; sur la diagonale, au fond, étaient un peigne, un lézard avec au-dessous une fleur ; dans un autre angle, une tortue ; les uns et les autres découpés dans des feuilles d'or minces comme des feuilles de papier à cigarettes. Sous les quatre briques on

trouva d'autres parcelles d'or et de nombreux brins de cuivre comme les joncs d'un panier.

Cette découverte amena un curieux quiproquo, montrant la prudence avec laquelle il faut accueillir les récits annamites. J'étais obligé le lendemain de traverser la lagune sur mon sampan — la précieuse chaussée-pont n'existait pas alors —. Il me fallait aller chercher des fonds pour payer mes coolies. Je fus accueilli aux bureaux par un tollé de reproches : comment ai-je l'impudeur de venir demander de l'argent à une Résidence si pauvre, quand tout le monde sait que la veille j'ai trouvé un éléphant d'or que quatre hommes ne pouvaient pas porter. Les détails étaient vrais : or, éléphant, chiffre 4 ; le fait seul était faux ; et l'on voyait très bien comment l'histoire s'était enflée en passant d'une bouche à l'autre, en une vingtaine d'heures.

J'eus quelques jours plus tard une autre aventure plus désagréable. Instruit par l'expérience pénible de l'ascension d'un piano pour ma femme par les escaliers de la butte — déjà singulièrement améliorée — transport qui m'avait demandé une combinaison invraisemblable avec une centaine d'hommes, j'avais installé un plan incliné pour le montage de l'eau de la lagune, dont nous faisons une dépense considérable dans le lessivage des terres entrées dans les fissures des tours — et pour l'ascension des fers, des briques et des tonneaux de ciment. De solides rails de bois sur un large platelage à 40 degrés de pente permettaient à un treuil de hisser un wagonnet lourdement chargé en haut des 20 mètres dont le temple dominait la lagune. Le 7 décembre, souffrant, je suis réveillé par un fracas de dégringolade sur le plan incliné. Mes gens se sont amusés à laisser descendre en vitesse le wagonnet à vide et, épouvantés de la rapidité qu'il a bientôt pris, se sont jetés sur le frein. Par crainte de l'imprudance annamite, je ne faisais pas débrayer les manivelles ; la roue a pris assez de volant pour que, freinée brusquement, tout saute. Par miracle les morceaux de la manivelle gauche qui a volé en éclats, n'ont tué ou même blessé personne. Par chance également l'approvisionnement est suffisant pour plusieurs jours et on pourra attendre l'arrivée d'un nouveau treuil. Il n'y a donc que perte matérielle qui sera remboursée en partie par la série d'amendes que mérite ce beau coup.

Je dus quitter ce chantier et abandonner les travaux en avril 1907, alors que j'avais conduit en entier les réparations secondaires et mis au point tout le système ; j'espérais reprendre ma besogne plus tard, déplacer la splendide image de Bhagavati dans la grande tour et voir si la tête anormale qu'elle porte si mal lui appartient réellement ou est une curieuse restauration annamite ; fouiller les fondations pour savoir si l'on avait placé un dépôt sacré lorsqu'on installa cette belle statue, qui est moins ancienne que la tour elle-même ; chercher le dépôt — possible — sous le couronnement de cet édifice, et le dépôt — presque sûr — sous le bâtiment lui-même, et conduire toute la consolidation suivant la méthode qui avait fait ses preuves à la tour N.-O. et qui n'introduisait dans l'aspect de la reprise pas d'autre surface que des parements de ruine.

J'ai été empêché de réaliser ces projets parce qu'à mon retour de France le groupe d'Angkor tomba sous notre responsabilité et que le Cambodge m'obligea d'abandonner le Champa, dont aucun problème ne m'arrêtait plus. Po Nagar ne

me revit qu'en ce rapide passage de 1909 dont j'ai parlé plus haut et qui fût si fructueux.

Les travaux de consolidation ont été achevés beaucoup plus tard, en 1930-1931, au moment de ma mise à la retraite, sous la direction du nouveau Service Archéologique, par M. Pajot, qui, lorsqu'il était agent des Douanes à Thanh-hoa, rendit tant de services à l'École d'Extrême-Orient par la recherche de bronzes et de poteries anciennes, et le sort de la tour est aujourd'hui assuré.

Les trouvailles amenées par les fouilles de Nha-trang ne furent pas les dernières en Annam et tout un ensemble extrêmement curieux fut découvert au Binh-dinh plus tard : ce fut l'œuvre de mon ami et second successeur J. Y. Claeys, qui n'a pas eu l'occasion encore de le faire connaître comme il le mériterait. L'historique de la découverte est curieuse. Un champ avait un de ses angles fixé par une borne bizarre. Le propriétaire voulut la déplacer et s'aperçut qu'une telle opération était impossible : cette borne était la trompe dressée d'un animal de pierre profondément enterré. Avisé de ce fait étrange, le Service Archéologique fit des fouilles en ce point et

elles permirent d'établir l'histoire inattendue d'une tour élevée en latérite par les Chams, à l'instar des Khmèrs. Mais peu au courant de cette matière, nouvelle pour eux, ils l'employèrent avant d'en avoir fait sécher suffisamment les blocs et la tour, avec tous ses décors de pierre, s'écrasa. Le tertre de ses décombres recouvrit quelques années à peine après leur ciselure les morceaux de pierre finement travaillés ; ils nous apparaissent ainsi dans toute leur perfection. La trouvaille fut faite après la publication du second volume de mon *Inventaire des Monuments chams* et l'étude du bâtiment disparu et de ses remarquables décors est un nouveau chapitre à y ajouter ; il complète l'examen de l'art cham et permet de résoudre certains problèmes restés en suspens.

Parmi les blocs ainsi retrouvés figurent en première ligne les splendides lions-éléphants dont la trompe de l'un d'eux — la borne en question — amena la découverte de l'ensemble ; il y a aussi de curieux lions la tête en bas, qui durent encadrer une baie, et de magnifiques dragons couchés, enfin tout un groupe de sculptures, assez nombreuses pour constituer une salle entière au musée Henri-Parmentier à Tourane.





*Garouda au musée Cham de Tourane.*

Photo HESBAY



Photo HESBAY

*Tour cham près de Phanrang, au sommet d'une colline,  
dans l'air libre.*

*Dressées en pointe vers les génies malfaisants, les cornes des toits de la pagode tonkinoise la libèrent du sol, où elle est comme agrégée.*

Photo HESBAY



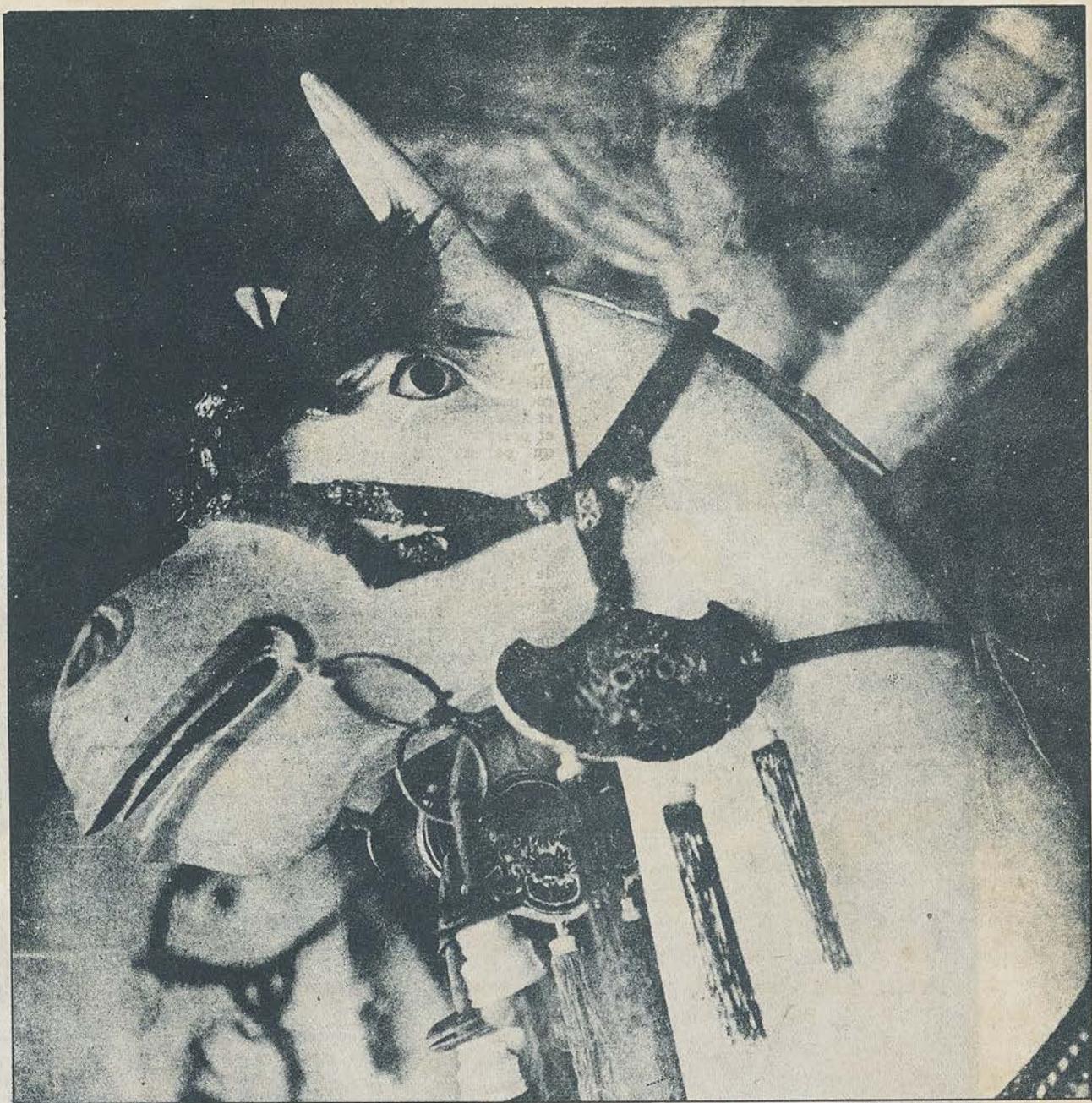


Photo HESBAY

Le cheval du Génie du temple dynastique des Ly,  
à Đình-Bảng, Bắc-Ninh (Bois laqué).

# Nous avons lu pour vous...

## « LES MONUMENTS DU GROUPE D'ANGKOR »

par M. GLAIZE (*Portail*, éd.)

« Que de fois ne m'a-t-on pas demandé : « Que faut-il lire comme préparation à la visite d'Angkor ? Conseillez-moi un livre qui donne un aperçu très général de l'histoire de l'ancien Cambodge et des grandes époques de l'art khmère. »

« Le Guide de Maurice Glaize, dont plus du quart est consacré à des notions préliminaires sur l'histoire du pays, ses religions, le sens et la destination des monuments, leur architecture et leur ornementation, la sculpture, et finalement sur l'œuvre de la Conservation d'Angkor, ce volume constitue l'initiation à la visite d'Angkor qui manquait jusqu'ici. Par ailleurs, le guide proprement dit se recommande par des qualités exceptionnelles. A force de démonter et de remonter les monuments pour en faire l'anastylose, M. Glaize a appris à connaître tous leurs secrets et, comme un professeur d'anatomie, révèle à ses lecteurs tous les détails de leur structure. Mais, de plus, au contact quotidien des ruines depuis 1936, il a appris à les aimer, et ses descriptions laissent volontiers percer l'émotion de l'artiste en face d'un coin de galerie éclairé par le soleil du matin, ou à la vue des jeux de la lumière du couchant sur les eaux d'un bassin.

« Le visiteur, désireux de pénétrer plus avant le secret des monuments et leur histoire, trouvera, aux questions qu'il sera amené à se poser, des réponses exactes et précises. Je puis, en effet, me porter garant que M. Glaize a lu tout ce qui a été écrit par les épigraphistes et les historiens de l'art khmère au sujet de leurs recherches. Il a su extraire de ses lectures techniques les données essentielles, et les présenter à ses lecteurs sous une forme parfaitement assimilable. Sur ce point, il a fait preuve d'un véritable talent de vulgarisateur, résumant dans un style alerte et vivant des faits épars dans des publications scientifiques. En bref, ce volume est un livre aussi utile comme guide à travers les monuments que précieux comme mise au point et présentation au grand public des résultats des plus récentes recherches. A ces divers titres, il mérite un franc succès. »

extrait de la Préface de M. George Cœdès

## « COMMENT JE SUIS DEVENU RICHE »

de Paul MUNIER (*Taupin*, éd.)

Peut-être il est trop tard pour parler encore de lui. Et cependant lorsque l'on se mêle de rendre compte des livres récemment parus, on ne peut pas négliger les œuvres de M. P. Munier, qui nous a déjà donné tant de volumes de tous les genres depuis des vers, qu'il cultive encore (car la jeunesse du cœur est éternelle) jusqu'à des vies plus ou moins historiques en passant par le roman psychologique et même le roman policier.

« *Comment je suis devenu riche* appartient à un genre nouveau, le roman à tiroirs comme le *Gil Blas de Santillane*, et même le roman à surprise. Nous ne vous le raconterons pas, car vous l'avez déjà certainement lu ; M. P. Munier a tout un public derrière lui.

Sachons gré à son auteur de sa langue claire, facile, sans apprêt ni gymnastique ; les mots nous disent ce qu'ils veulent dire.

M. P. Munier est un des rares écrivains d'Indochine qui sache raconter une histoire. Les billets quotidiens qu'il donne à la presse indochinoise lui ont permis d'atteindre dans le genre une technique parfaite.

Son livre se lit avec plaisir et curiosité.

M. C.

## « CROYANCES ET PRATIQUES RELIGIEUSES DES ANNAMITES »

du R. P. CADIÈRE (*I.D.E.O.*, éd.)

Dans notre numéro 226, M. P. Boudet nous a donné l'image de la vie passionnée du grand et modeste Français qu'est le R. P. Cadière.

Voilà un livre qui doit trouver sa place — une place de choix — dans la bibliothèque de tous les Français d'Indochine, car ceux qui n'ont pas lu le Père Cadière comprennent difficilement les habitants de ce pays. Pour eux, le Père a bâti un travail gigantesque qui leur permet de démêler et éclaircir ces obscurités apparentes des traditions annamites qui sont au contraire pour un homme averti si pures, si logiques, si solides sur leurs bases à travers les siècles d'une longue histoire nationale.

Ce n'est pas un livre nouveau, car tous ses chapitres ont paru en articles depuis presque un demi-siècle dans différentes revues. Mais nous devons être reconnaissants à la Société de Géographie de Hanoi, et à M. P. Boudet en particulier, de les avoir recoltés et présentés au public dans des conditions matérielles qui, par les temps actuels, tiennent du prodige.

M. C.

## « TONKIN »

de Hilda ARNHOLD (*Courrier d'Haiphong*, éd.)

Notre revue a récemment publié les bonnes pages de ce charmant volume. Nos lecteurs ont déjà pu se rendre compte d'eux-mêmes du talent évocateur de M<sup>me</sup> Hilda Arnhold. Evocateur, certes, dans ces descriptions précises, ces courts tableaux de la vie annamite, ces images du delta tonkinois qui nous rappellent, dans leur cadre nouveau, ces images de la Haute Région que nous avons lues naguère d'une autre plume.

*Tonkin* est un livre que tout Français d'Indochine devrait aussi avoir dans sa bibliothèque, cette bibliothèque ne contiendrait-elle que les quelques livres que l'on aime à relire. Car pour eux, ce livre sera toujours évocateur du pays où ils ont choisi de vivre.

Ce livre est très spirituellement illustré par M. Manh-Quynh.

M. C.

## « AILES »

de Claude DERVENN (*Courrier d'Haiphong*, éd.)

M<sup>me</sup> Dervenn est un poète. C'est indéniable. Il y a dans ces 70 pages des lignes d'un souffle qui vous emporte d'un coup d'aile bien au delà des contingences humaines.

Ce n'est pas tout d'aligner des pieds et de les assembler comme nous le voyons faire à tant de rimailleurs, s'il n'y a pas cette âme, cette évocation, cette harmonie des mots, des assonances et du rythme que l'on ne trouve que chez ceux qui sont touchés de la grâce. M<sup>me</sup> Dervenn est de ceux-là. Elle a l'étincelle divine. Ses vers sont pleins, souples, musicaux, chargés de sens et d'images. Ils roulent et s'alanguissent comme les vagues, lourdes, glauques et translucides déferlent sur la grève, parfois coupées de lames de fond plus gonflées encore et chatoyantes.

M<sup>me</sup> Dervenn est un grand poète et l'Indochine doit s'enorgueillir de sa présence. Mais quand nous donnera-t-elle le poème de l'Indochine que nous attendons tous de son talent ?

M. C.

## « L'ÉCRIN DES GEMMES EN QUATRE CARACTÈRES »

par Pierre DAUDIN (*S.I.L.I.*, éd.)

Sous le titre chinois de « *Se tse kiong lin* », La forêt de rubis des quatre caractères, réadapté en français en « *L'écrin des gemmes en quatre caractères*, M. Pierre Daudin, dont on connaît la vaste érudition en matière de langue chinoise écrite, vient de publier une précieuse et curieuse compilation, dont tous les sinologues, et même beaucoup de non-sinologues lui seront reconnaissants. Ce gros volume, dont la présentation particulièrement remarquable, fait honneur à l'éditeur (*S.I.L.I.*, Saïgon) est une collection de plus de 4.000 expressions littéraires chinoises en quatre caractères, glanées dans les textes classiques, sur les stèles, dans les inscriptions. Les lecteurs apprécieront

le sens parfois profond, souvent humoristique de ces sentences. Les étudiants en caractères chinois sauront gré à l'auteur d'avoir résolu pour eux le fréquent casse-tête que constitue une courte phrase dont tous les caractères sont connus (du moins le croient-ils), alors que le sens en demeure incompréhensible. Ce gros recueil complètera très utilement l'ouvrage de grande valeur, bien connu des sinologues : *Allusions littéraires*, du R. P. Corentin Pétillon, aujourd'hui bien difficile à trouver.

Que l'auteur soit loué d'avoir donné une preuve de plus de ce que les Français d'Indochine, malgré le reproche un peu injuste qu'on leur en a parfois fait, n'abandonnent pas la voie des études locales, tracée par leurs ancêtres, et de ce que, malgré de graves préoccupations et de lourdes difficultés matérielles, l'Indochine ne délaisse pas le domaine de la science pure et de l'érudition.

M. R.

Ont également paru récemment :

*Les cahiers de l'E.F.E.O.*, n° 39, deuxième trimestre de l'année 1944.

*Les sept colonnes de la beauté*, de François-Gérard ZWILLINGER (S.I.L.I., éd.).



Nous vous conduirons aujourd'hui au véritable pays des perles, aux Indes. Nous vous y conduirons derrière Passe-Partout en relisant ce roman qui enchantait notre jeunesse : *Le Tour du monde en quatre-vingt jours*. Mais J. Verne n'avait pas été aux Indes et son imagination, si elle a su créer des palais de féeries tout emplis de gemmes, en a laissé échapper quelques perles que l'on retrouve dans sa prose. Au chapitre IX :

Là, ils se trouvèrent en présence d'un éléphant à demi-domestique, que son propriétaire élevait, non pour en faire une bête de somme, mais une bête de combat. Dans ce but, il avait commencé à modifier le caractère naturellement doux de l'animal, de façon à le conduire graduellement à ce paroxysme de rage appelé « mutsh » dans la langue hindoue, et cela, en le nourrissant pendant trois mois de sucre et de beurre. Ce traitement peut paraître impropre à donner un tel résultat, mais il n'en est pas moins employé avec succès par les éleveurs.

(Perle recueillie par R. D.)

Avec de la farine en proportion, ça devait finir par faire un sacré gâteau ! Mais ce document sur la manière de fabriquer des machines de guerre, nous fait enfin comprendre la pensée de ce chef d'Etat qui, il n'y a pas longtemps, soumettait à son peuple ce programme saugrenu : « Du beurre ou des canons ? » Il nourrissait tout un arsenal avec le beurre de son cheptel !

Au chapitre XIX, c'est autre chose. Nous voici, toujours derrière Passe-Partout, en Chine — la Chine, le pays du rêve et de la drogue. — Et ce sacré Passe-Partout, entraîné par son maître dans cette course de folle vitesse autour de la terre, fatigué de sauter de paquebot en pousse-pousse et de pousse-pousse en jonque, se laisse aller à fréquenter les mauvais lieux. Fix, le traître, l'entraîne dans une fumerie :

La plupart des consommateurs fumaient de longues pipes de terre rouge, bourrées de petites bouvettes d'opium mélangé d'essence de rose. Puis, de temps en temps, quelque tumeur énervé gisait sous la table, et les garçons de l'établissement, le prenant par les pieds et par la tête, le portaient sur le lit de camp près d'un confrère...

On fume l'opium partout et toujours dans l'Empire du Milieu. Hommes et femmes s'adonnent à cette passion déplorable et lorsqu'ils sont accoutumés à cette inhalation, ils ne peuvent plus s'en passer, à moins d'éprouver d'horribles contractions de l'estomac. Un grand fumeur peut fumer jusqu'à huit pipes par jour, mais il meurt en cinq ans...

Sur la table, se trouvaient quelques pipes chargées d'opium. Fix en glissa une dans la main de Passe-Partout qui la prit, la porta à ses lèvres, l'alluma, respira quelques bouffées et retomba, la tête alourdie sous l'influence du narcotique.

(Perle recueillie par Ch. V.)

... et son maître, au matin, rata le dernier mètre...

Mais notre intention n'est pas de vous raconter le Tour du monde en quatre-vingt jours. C'est, en tout cas, une lecture édifiante que vous pouvez mettre entre toutes les mains. C'est ce qu'on appelle « instruire en amusant »... en amusant les parents.



## Les commentaires de Bobby

Commentaire sur l'histoire de M. Courtial :

### LA PLUS GRANDE JOIE DE XA XÊ (1)

Bobby (douze ans) qui a lu avec un vif intérêt l'histoire de Xa Xê de M. Courtial, n'est pas content de la fin.

« Dis, Maman, pourquoi Xa Xê, qui était si heureux de revoir son ami Ly Toét, le tue au lieu de lui dire bonjour ?

— Parce qu'il était si troublé d'avoir retrouvé à la fois son ami et son cochon qu'il a complètement perdu la tête.

— Mais pourquoi qu'il n'a pas tué le cochon ?

— Parce qu'il s'est trompé.

— Mais pourquoi qu'il s'est trompé ?

— Parce qu'il avait perdu la tête.

— Mais pourquoi...

— Ecoute, Bobby, tu m'ennuies. »

Bobby n'est pas satisfait. Il médite profondément. Enfin, souriant, il me déclare :

« J'ai trouvé, Maman, pourquoi il s'est trompé. C'est que depuis que Ly Toét est devenu riche, il a tellement mangé qu'il était devenu aussi gras que le cochon.

— En effet, Bobby, c'est une excellente explication et je t'en félicite. »

Nouveau silence, nouvelle méditation.

« Seulement, conclut Bobby d'un air dubitatif, je ne pense pas que le cochon ait accepté de manger Ly Toét. »

(1) Voir notre numéro 221 du 23-11-44.

# PRIX DE LITTÉRATURE ANNAMITE 1944

L'Association Alexandre-de-Rhodes annonce les résultats de ses concours littéraires 1944 : concours Gia-Long pour les œuvres d'inspiration personnelle, et concours Alexandre-de-Rhodes pour les traductions.

Elle a reçu au total 50 copies, dont 35 pour les prix Gia-Long et 15 pour les prix Alexandre-de-Rhodes. Le jury chargé de les examiner, était ainsi constitué :

## Président :

S. E. Pham-Quynh, ministre de l'Intérieur du Gouvernement annamite.

## Membres :

MM. Nguyễn-van-Tô, assistant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ;  
Vu-dinh-Hoè, directeur de la revue *Thanh-Nghi* ;  
Pham-xuan-Dô, représentant de l'Association.

Les résultats suivants ont été enregistrés :

## I. — PRIX GIA-LONG

2<sup>e</sup> prix de 800 piastres.

M. Chu-Thiên, de Hanoi, pour son roman *Nhà Nho*.

3<sup>e</sup> prix de 500 piastres.

M. Nguyễn-Tuân, de Hanoi, pour son recueil de contes *Vang bóng một thời* ;

Prix d'encouragement de 200 piastres (par ouvrage).

MM. Dr Lê-văn-Ngôn, de Saigon, pour son œuvre de vulgarisation *Bình ho lao* ;

Ngô-tát-Tổ, de Hanoi, pour son roman *Lên Chông* ;

MM. Thiêu-Son, de Saigon, pour son recueil d'essais *Đời sống tinh thần* ;

Hồ-biêu-Chánh, de Saigon, pour son roman *Cơ kinh*.

## II. — PRIX ALEXANDRE-DE-RHODES

3<sup>e</sup> prix de 500 piastres.

M. Phan-văn-Chí, pour sa traduction d'un recueil de poésies : *Thơ Pháp văn Nam*.

Prix d'encouragement de 200 piastres.

MM. Đặng-thúc-Liêng et Hồ-đắc-Trung, de Saigon, pour leur traduction d'un recueil de maximes : *Pétain cách-ngôn, Á-dông triết-lý*.

Le Jury a constaté que les 50 livres et manuscrits déposés étaient, dans l'ensemble, meilleurs que les copies présentées en 1943, particulièrement en ce qui concerne les œuvres d'inspiration personnelle. Cependant, il a cru devoir, faute d'ouvrages s'imposant absolument à son choix, différer cette année encore l'attribution des premiers prix, et s'en tenir aux prix mentionnés ci-dessus.

L'Association tient à remercier tous ceux qui ont présenté leurs œuvres à l'un ou l'autre de ces concours.

Elle adresse un vibrant appel aux écrivains en langue annamite, les invitant à participer nombreux aux concours 1945, afin qu'elle obtienne chaque année de meilleurs résultats dans la « défense et illustration » du quốc-ngu.

# LA SEMAINE DANS LE MONDE

DU 6 AU 15 JANVIER 1945

## Pacifique.

— Aux Philippines, les installations côtières japonaises du golfe de Lingayen (sur la côte occidentale de Luçon, au nord de Manille) sont attaquées, depuis le 6 janvier, par une escadre américaine d'environ 80 gros navires de débarquement, escortés par 10 porte-avions. Les forces débarquées progressaient le 10 à l'est de San-Fabian, sous le couvert de nombreux blindés et de l'artillerie terrestre et navale. Une troisième flotte de 100 à 150 transports escortés a été aperçue, entre temps, à l'ouest de Panay, se dirigeant vraisemblablement vers Luçon. L'opposition japonaise ne cesse de s'intensifier dans le secteur menacé.

— L'île de Paramushiro (Kouriles) a été bombardée le 6 par sept unités de surface et le lendemain par deux B-24.

— La partie septentrionale de Sumatra avait été attaquée l'avant-veille par des formations aéro-navales américaines, qui se sont retirées sous le feu conjugué de la D.C.A. et de la chasse japonaise.

## Chine.

— Accalmie persistante dans le nord du Kwangsi.

## Europe orientale.

— En Yougoslavie, les Allemands, qui attaquaient dans

la vallée de la Bosna en direction de Travnik, ont été repoussés vers Fojnica. Au Monténégro les partisans sont entrés à Biopolie (sur le Lim) ; en Herzégovine, ils ont occupé Prejopolie (au nord-ouest de Ragusa, sur la côte dalmate).

— En Hongrie, de puissantes formations blindées germano-hongroises, secrètement massées à la frontière autrichienne, ont occupé Ersztergom (dans la boucle du Danube) et tentent vainement, depuis le 6, de rompre l'état soviétique autour de Budapest ; leurs éléments avancés se seraient fait encercler dans la capitale, soumise jour et nuit à un bombardement dévastateur. Progressant de Bicske (à l'ouest de Budapest) vers Bratislava (ou Presbourg), les unités du maréchal Malinovsky ont occupé et dépassé Komarno (sur le Danube, à l'ouest d'Esztergom).

— En Tchécoslovaquie, les Russes maintiennent leur pression au nord d'Esztergom, vers Levice.

— En Pologne méridionale, une grande offensive russe, préparée de longue date, a été déclenchée ; plus de 500 canons lourds, deux flottes aériennes, plusieurs armées de tanks et d'innombrables divisions d'infanterie auraient enfoncé les lignes allemandes sur un large front, à l'ouest de Baranov (sur la Vistule, à 170 kilomètres environ au sud de Varsovie).

### Europe occidentale.

— En Belgique, dans le saillant des Ardennes, le commandement des Armées alliées a été remanié : le maréchal Montgomery dirige désormais les opérations du flanc nord et le général Bradley celles du flanc sud. On estime que depuis le début de l'offensive de von Rundstedt (16 décembre), les Alliés auraient fait plus d'un millier de prisonniers par jour. La 1<sup>re</sup> Armée, à elle seule, aurait détruit ou capturé 239 tanks et anéanti l'équivalent de deux divisions de « panzer ».

Sur le flanc nord, les Britanniques engagés dans le secteur de Marche ont occupé Bendeux (sur l'Ourthe), Odeigne, Dochamps, Laroche et se sont avancés jusqu'à Champion. Dans le secteur de Saint-Vith, la vallée de la Salm a été nettoyée jusqu'à Vielsalm ; l'infanterie continue à progresser à travers le plateau des Tailles, malgré le blizzard et les multiples difficultés qu'elle rencontre sur un terrain que la neige et la boue détrempe, que les Allemands ont abondamment miné, et où les tanks s'avèrent inutilisables. Sur le flanc sud, les Alliés ont occupé, puis reperdu Flamierge (au nord-ouest de Bastogne) ; mais leur vigoureuse pression dans ce secteur prépare un vaste mouvement de pince vers Champlon. Devant cette menace, les Allemands ont abandonné Saint-Hubert et se replient, sous la protection de nombreux champs de mines, vers Houfalize (au centre de la poche, entre Odeigne et Bastogne), où d'importantes concentrations de troupes et de matériel ont été, à plusieurs reprises, pilonnées par l'aviation américaine.

— Au Luxembourg, les Allemands n'ont pas réussi à traverser la Sauer, près de Wallendorf (ville frontrière au sud-est de Diekirch).

— En Lorraine, les Alliés ont pris Behren, entre Sarreguemines et Forbach.

— En Alsace, ils consolident leurs positions sur le saillant de Bitch, suivant une ligne brisée passant approximativement par Lemberg, la vallée de la Moder, à l'ouest de Lichtenberg, Ingwiller, Niederbronn, Sultz, Hatten et un point situé près de Lauterbourg. Dans la vallée du Rhin, les Allemands ont été repoussés de leur tête de pont de Gamsheim (à 16 kilomètres au nord-est de Strasbourg) ; celle-ci est finalement tombée aux mains des Alliés. Par contre les Allemands ont pu repousser leurs adversaires de quelques kilomètres vers Herrlisheim, à partir d'une tête de pont établie à hauteur de Bischwiller (au sud-ouest d'Haguenau). Ils ont également traversé le Rhin à 30 kilomètres au sud de Strasbourg, occupant Rhi-

neu, Fiesenheim, Daubersand et Obenheim. Leurs pointes avancées s'infiltrèrent maintenant vers Erstein, le long du canal du Rhône au Rhin. Au nord-ouest de Colmar, les Alliés ont occupé des hauteurs près de Turckheim. Une attaque allemande contre les faubourgs de Mulhouse a été repoussée.

### Europe méridionale.

Au nord-ouest de Ravenne, les blindés canadiens ont atteint le canal Bonifica (au sud de Reno) et au nord-est la pointe de l'isthme de Cornicchio. Le mauvais temps a entravé les opérations sur l'ensemble du front.

## EN FRANCE

### La répression du marché noir.

Paris, 5 janvier. — Selon une nouvelle ordonnance qui vient d'entrer en vigueur, quiconque, à Paris, fréquentera des restaurants ou des cabarets pratiquant le marché noir s'exposera désormais à des poursuites judiciaires, au même titre que les propriétaires de ces établissements. L'ordonnance déclare que les clients seront considérés comme complices d'infraction aux règlements qui régissent les prix et le ravitaillement.

### Au Centre National de la Recherche Scientifique.

Paris, 7 janvier. — M. Frédéric Joliot-Curie, membre de l'Académie des Sciences, professeur du Collège de France, est nommé directeur du Centre National de la Recherche scientifique.

### Le « Công Binh tạp chí »

Hanoi, 12 janvier. — Le Công-Binh tạp-chi, revue mensuelle annamite éditée à Paris, est publiée régulièrement depuis le mois d'octobre, sur 16 pages, abondamment illustrées.

Son personnel de rédaction, composé exclusivement de travailleurs indochinois, prépare déjà le numéro spécial du Têt. Il se préoccupe de tenir en liaison les 14.000 travailleurs répartis dans les diverses régions françaises, en les intéressant, grâce à des chroniques variées, aux différents problèmes d'actualité. D'après les calculs publiés par cette revue, 6.789 messages familiaux sont parvenus d'Indochine à leurs destinataires du 23 avril au 1<sup>er</sup> août 1944, et 800 mâu de rizières ont été cultivés en Camargue en 1943-1944.

## LES ESTAMPES D'INDOCHINE

La Revue éditée en tirage de luxe ses plus beaux dessins.

Ces estampes sont sur beau papier Thang-Long velours spécial à la forme, filigrané au nom d'« INDOCHINE », en deux formats 26 × 36 et 35 × 48 cm., sorti des cuves de Nguyễn-qui-Ky. Chaque tirage est limité à 57 exemplaires, numérotés et signés par l'artiste, dont 50 de 1 à 50 et 7 épreuves d'artiste de A à G.

Elles sont vendues à des prix variant de 10 à 30 piastres.

La collection des douze premières estampes formera un bel album où voisinent les noms des artistes les plus connus d'Indochine : MM. Nguyễn-gia-Tri, Nguyễn-tuong-Lân, Phạm-Hầu, Luong-xuân-Nhi, Tô-ngoc-Vân, etc...

Déjà on peut se procurer à 20 piastres les estampes de :

Nguyễn-gia-Tri, couverture de notre numéro 217 ;

Phạm-Hầu, double page de notre numéro 224 ;

et à 10 piastres, celle de Nguyễn-trong-Hop, couverture de notre numéro 227.

On peut souscrire pour la première série de 12 estampes au prix de 200 piastres au siège de la rédaction de la revue INDOCHINE.

# A TRAVERS LA PRESSE INDOCHINOISE

## Lettre de Kompong-Cham.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Vous m'aviez dit à mon départ : « Envoyez-moi des cartes postales », mais c'est une lettre que je dois vous écrire car je n'ai pas trouvé de cartes illustrées à Kompong-Cham, pas même « l'hôtel des postes, téléphones et télégraphes » ou « la guérite de la sentinelle et la grille de la Résidence ».

Découvrant que la plupart des avenues et des bâtiments se valent en élégance, les photographes, m'a-t-on dit, auraient renoncé à faire un choix. D'ailleurs cela n'a aucune importance puisque vous connaissez Kompong-Cham. Pour moi, qui n'y étais pas venu depuis 1936, j'ai, certes, admiré son harmonieux modernisme, mais, plus encore, son intimidante netteté. Au long de ces trottoirs bordés de blanc, de ces allées que les chevaux eux-mêmes se gardent de souiller (ou que des palefreniers agiles suivent de près avec une pelle), je n'ai pas osé jeter mes mégots, j'ai dû les garder dans ma poche, n'osant pas davantage en gratifier les pelouses tondues, de frais tapis verts déroulés, ici et là, pour le plaisir des yeux.

Il n'est pas jusqu'aux boutiques dont je n'aie admiré l'ordonnance ; plus particulièrement les rayons blancs de cette épicerie moderne où, derrière une vitre portant en rouge les mots « charc » et « uterie » sont alignés des blaireaux et des brosses à dents. Influencé par tant d'ordre et de soin, un cycliste de remorque, accroupi en face, astiquait les jantes de son véhicule avec une anormale énergie. Encore un an, et cet évolué passera ses pneus au blanc d'Espagne avec autant d'amour que ses ancêtres politisaient le timon d'une charrette.

D'une façon générale, les habitants semblent habitués au luxe. Tel a son voilier, tel ses chevaux, tel ses boules. Les parties de boules sont si animées qu'elles se poursuivent même après la chute du jour, quasi dans l'obscurité, ce qui n'empêche pas un fervent, le lendemain, dès l'aurore, de répéter en petite culotte, dans son jardin, quelques coups difficiles.

Le Cercle est le centre du luxe. Cherchant le bar, poussant une porte-tambour digne du Café de Paris, j'ai découvert de coquets salons réservés l'un aux dames l'autre aux messieurs. Le bar est en haut. Les membres du Cercle sont des gens cossus qui fument des cigares roulés exprès pour eux par la nouvelle usine de la M.I.C. (Je ne puis vous dire s'ils sont bons, personne ne m'en a offert.) Le Cercle est également le centre des élégances. Dimanche, on y lançait la mode masculine du petit-chapeau-artisanal-à-panama, qui fera bientôt fureur à Phnom-Penh.

La vie mondaine à Kompong-Cham semble tout aussi brillante qu'à Phnom-Penh si j'en crois la soirée donnée samedi par le « Théâtre Nouveau » au bénéfice du Foyer Khmèr, en présence du Résident et de S. E. le Chauvaikhet. La salle du cinéma Eden, que M. Heng Kousch, avec sa générosité coutumière, avait gracieusement prêtée, offrait un cadre neuf fort adapté à notre théâtre khmèr moderne. L'élite de Kompong-Cham est nombreuse et quelques hautes personnalités elles-mêmes ne purent trouver de place, tel M. Le Bas, directeur de la M.I.C., qui dut passer la soirée chez lui à jouer à la poupée avec sa fille.

« Vous auriez dû mettre les fauteuils plus cher, me dit un mandarin khmèr. La province est riche et ne compte qu'un avaro par 10.000 habitants. » Mais, même au simple tarif des places de Phnom-Penh, la recette dépassa 1.500 piastres.

Grâce à l'excellente organisation du Chef Jeunesse, M. Nol, et de ses adjoints, grâce aussi aux acteurs, la soirée connut l'habituel succès des spectacles du

« Théâtre Nouveau ». Quatre Forestiers qui s'étaient déplacés exprès pour y assister, demandèrent à l'équipe des comédiens une tournée à travers les villages récemment créés. Elle aura lieu dans un mois.

Le lendemain, une deuxième soirée réservée à la jeunesse devait être donnée gratuitement, mais étudiants et écoliers, ainsi que quelques personnes qui n'avaient pu trouver de place la veille, tinrent à payer, chacun selon ses moyens. Ce geste amical, qui améliore encore la recette, ne manquera pas de toucher les étudiants du Foyer Khmèr ainsi que leur Chef, M. Vinoent.

Il est, je pense, inutile de vous parler du spectacle. Il suffit de constater que le « Théâtre Nouveau » s'est créé, en deux soirs, de nombreux amis à Kompong-Cham. Si le démon danseur (qui chante en khmèr à peu près : « Je n'ai que trois dents. M. Dellac, rajoutez-moi-z-en ! »), si le nez rouge et la moustache de Skanariel ont troublé le cœur de plusieurs dames et demoiselles, le fameux tigre a, comme à son ordinaire, fait lever tous les écoliers debout sur les bancs et déchainé une tempête de cris.

En ce qui me concerne, je ne puis qu'être charmé de l'accueil que me fit chacun. M. Allouard, par déformation professionnelle, m'offrit pour la nuit un petit oreiller tonkinois dur comme du bois. J'ai mangé du chou chez M. l'Adjoint, et au Cercle, M. le Résident lui-même m'a payé des cacahuètes.

Que dire de plus, Monsieur le Directeur ? sinon qu'il est inconcevable que cette ville moderne et ses aimables habitants ne possèdent pas encore une Maison de l'Information, alors qu'à Takhmau, simple centre, même les fous peuvent, les jours de congé, jouir des bienfaits de F.I.P.P.

Avec l'espoir que vous voudrez bien user de votre haute influence pour faire cesser une telle injustice, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

G. P.

(RADIO-BULLETIN, 20-12-44.)

## La conquête des hauts sommets.

Avant que la guerre éclate, chaque année de hardis sportifs partaient à l'assaut des plus hautes cimes européennes. Quelquefois le succès daignait leur sourire mais combien de ces excursions ont eu une fin tragique !

Au reste, l'Europe n'intéresse qu'à demi les grands « as » de l'alpinisme. C'est l'Himalaya avec ses pics de 8.500 mètres qui les attire.

Avant la guerre, presque chaque année, une ou plusieurs expéditions quittaient l'Europe ou l'Amérique pour essayer d'aller conquérir les cimes de l'Himalaya. Depuis le début de ce siècle, près de quatre-vingt-dix expéditions formées par les meilleurs alpinistes de tous les pays se sont succédées sur les pentes glacées de ces montagnes gigantesques et, jusqu'à présent le sommet du mont Everest n'a encore jamais pu être atteint.

Toutes les expéditions ne se sont d'ailleurs pas attaquées à ce seul mont Everest.

La chaîne géante de l'Himalaya, qui s'étend entre l'Inde et le Tibet, mesure en effet quelque 2.300 kilomètres de longueur, et sa largeur varie entre 250 et 400 kilomètres.

Ce n'est pas une seule montagne, mais un véritable monde de montagnes divisé de l'est à l'ouest en huit ou neuf énormes massifs, hérissés chacun de pics vertigineux.

## LES QUATORZE « PLUS DE 8.000 METRES »

L'Himalaya du Népal, au centre, est dominé par le mont Everest qui, avec ses 8.932 mètres, est le plus haut sommet du globe.

Mais les massifs voisins, à l'est, l'Himalaya du Sikkim avec le mont Kangdchandzonga (8.603 mètres) et, à l'ouest, l'Himalaya du Cachemire avec le mont Nanga Parbat (8.115 mètres), le massif du Karakoram avec le mont Chogori (8.591 mètres) et le Hidden Peak (8.068 mètres), etc., possèdent eux aussi des sommets très élevés.

Au total, dans la chaîne de l'Himalaya, il existe quatorze sommets de plus de 8.000 mètres, quatorze pointes de glace taillées à pic, balayées par des ouragans et des tempêtes terrifiantes, défendues par d'immenses champs de neige, par des glaciers monstrueux et des milliers d'abîmes insondables.

## LES ANGLAIS SE SONT RESERVE

## LE MONT EVEREST

Les différentes expéditions, au lieu de se ruer tous vers le même sommet se sont partagé la tâche de conquérir tour à tour ces grands pics.

Ce sont les Anglais qui, les premiers, ont tenté, en 1922, l'escalade du mont Everest. Ils ont organisé depuis un si grand nombre d'expéditions vers ce « roi » de l'Himalaya que l'Everest est devenu en quelque sorte leur « propriété ».

Les alpinistes des autres nations ont résolu de laisser à un Anglais la gloire bien méritée d'atteindre le premier la cime de l'Everest et ils se sont tournés vers les autres sommets de la chaîne.

Le plus haut mont de l'Himalaya qui ait été entièrement escaladé jusqu'à présent est le Nanda Devi, à l'ouest de l'Everest, qui culmine à 7.820 mètres. Autrement dit, à l'heure actuelle, pas un seul des quatorze sommets de plus de 8.000 mètres que contient la grande chaîne asiatique n'a été conquis.

Aussi vous imaginez si les champions de la montagne qui se rendent chaque année aux Indes et au Tibet luttent avec acharnement pour parvenir enfin au haut d'un de ces pics inaccessibles.

## LA MOUSSON ET LES TEMPÊTES DE NEIGE

Mais les ascensions de l'Himalaya présentent des difficultés presque insurmontables.

Les ascensionnistes doivent vaincre à la fois l'altitude et le mauvais temps.

L'Himalaya, en particulier, est balayé par la mousson. Les vents de la mousson se produisent au-dessus de l'océan Indien. Poussant devant eux d'énormes nuages chargés d'eau, ils traversent toute l'Inde et viennent se heurter contre la chaîne de l'Himalaya.

Pendant plus de trois mois, depuis le début de juin jusque vers le milieu de septembre, l'Inde entière est arrosée de pluies chaudes, d'une abondance incroyable.

Lorsque, au bout de leur voyage, les nuages poussés par la mousson viennent se heurter contre les hautes montagnes glacées qui barrent le nord de l'Inde, ils se condensent brusquement et il s'abat alors sur l'Himalaya des tempêtes de neige qui sont de loin les plus violentes du globe.

LES ASCENSIONS NE SONT POSSIBLES  
QUE PENDANT TROIS SEMAINES

L'été est donc la saison la plus dangereuse pour les ascensions dans cette région. Mais d'autre part, déjà dans les Alpes, il est à peu près impossible de tenter la moindre escalade en hiver. Or, le climat de l'Himalaya est dix fois plus froid et plus rigoureux que celui des Alpes : il ne faut donc pas songer à s'y aventurer pendant l'hiver.

La montagne ne reste praticable chaque année que pendant une très courte période entre l'hiver et l'été.

Sur le mont Everest par exemple, on estime que la saison idéale pour les ascensions ne dure que trois semaines environ, entre le 20 mai et le 10 juin. Trois semaines pour mener à bien cette entreprise presque surhumaine qu'est l'ascension d'une cime de près de 9.000 mètres. C'est évidemment bien peu.

## DE 30 DEGRES AU-DESSOUS DE ZERO

## A 70 DEGRES AU-DESSUS

Sans compter que même par cette période de beaux temps les orages sont très fréquents et le vent souffle perpétuellement sur les flancs de la montagne. La nuit la température atteint 30 degrés au-dessous de zéro et pendant la journée, elle peut s'élever jusqu'à 70 degrés au-dessus de zéro, au soleil. Les hommes doivent donc être d'une constitution à toute épreuve pour résister à de telles différences de température.

A cela il faut ajouter la difficulté de respirer au-dessus de 6.000 ou 7.000 mètres. A cette altitude l'air est tellement raréfié que les poumons n'arrivent plus à s'alimenter convenablement en oxygène. Cela présente un inconvénient d'autant plus grand que tous les membres des expéditions doivent fournir un travail exténuant, grimper le long des arêtes glissantes, tailler des marches dans la glace à coups de pioches, de piolets, etc...

Ils peuvent évidemment emporter des appareils à oxygène, mais comme chacun de ces appareils pèse souvent 15 kilos, ils alourdissent considérablement la marche.

## A L'ASSAUT DE LA CIME

L'ascension d'une des hautes cimes de l'Himalaya doit être organisée comme une véritable bataille. N'est-ce d'ailleurs pas une lutte et une lutte farouche, inexorable, de l'homme contre la montagne ?

Au pied du pic qu'elle veut conquérir, l'expédition commence par établir déjà à une certaine altitude, un grand camp où se trouvent les principales réserves de vivres, c'est le « camp de base ».

Puis, il s'agit de se rapprocher peu à peu du sommet. L'expédition s'élève alors dans la montagne. Elle établit, de distance en distance, à des altitudes toujours plus élevées, des camps successifs où elle laisse en même temps que de petites réserves de vivres, un certain nombre d'alpinistes capables de former, le cas échéant, une caravane de secours.

Les alpinistes ne peuvent évidemment pas transporter eux-mêmes tous les vivres dont ils ont besoin et leur matériel. Chaque expédition doit faire appel à une armée de porteurs chargés de ce soin.

Et les Européens, sans se soucier de leur propre fatigue, doivent continuellement encourager ces porteurs qui, sans cesse, menacent de tout abandonner, persuadés que l'Himalaya est la demeure de leurs divinités et qu'ils s'exposent aux pires châtiments s'ils montent trop haut vers ces sommets sacrés.

## LE DERNIER CAMP

Si l'expédition veut atteindre un sommet de 8.000 mètres, c'est à 7.200 ou même à 7.500 qu'elle doit établir son dernier camp.

C'est de ce camp que deux ou trois hommes partiront pour essayer d'atteindre le sommet, dès que les conditions météorologiques le permettront.

Atteindre le sommet, cela n'a l'air de rien mais les grimpeurs doivent atteindre le but et être de retour au camp avant la nuit, sinon, ils risquent de mourir de froid.

Or, au-dessus de 7.000 mètres, on n'avance guère qu'à une vitesse de 30 à 40 mètres à l'heure ; le chemin que l'on peut ainsi parcourir entre 6 heures du matin et 6 heures du soir est très limité. Et si, pour une raison ou une autre, les grimpeurs se trouvent légèrement retardés dans leur marche, ils doivent re-

brousser chemin avant d'avoir atteint le but... Il faut donc attendre encore souvent pendant de longs jours, pour pouvoir effectuer une nouvelle tentative.

#### LES HEROS DE L'EVEREST

C'est en 1865 qu'un membre du service topographique de l'Inde, M. Johnson, entreprit les premières ascensions dans l'Himalaya et gravit plusieurs pics de plus de 6.000 mètres.

Vers 1880, l'Anglais Graham grimpa au sommet d'un mont de 7.200 mètres et ce n'est qu'après la guerre, en 1919, que le record d'altitude dans l'Himalaya fut atteint par plusieurs ascensionnistes britanniques qui montèrent jusqu'à 7.500 mètres.

En 1921, cependant, aucun alpiniste n'avait encore approché le mont Everest lui-même. Les Anglais organisèrent cette année-là une première expédition de reconnaissance, afin d'étudier de quelle façon devait être attaquée la montagne.

\*\*\*

L'année suivante, en 1922, une première « expédition d'assaut » commandée par le général Bruce se mettait en marche. Parmi les membres se trouvait le célèbre alpiniste anglais George Mallory, qui est considéré comme le plus grand héros de la conquête de l'Everest.

Mallory partit du dernier camp et, avec son compagnon de cordée, parvint jusqu'à 8.000 mètres d'altitude sans avoir besoin d'employer le moindre appareil d'oxygène. Mais là les deux hommes, épuisés, durent rebrousser chemin.

En 1924, fut organisée une nouvelle expédition à laquelle participait encore Mallory.

Cette fois, le dernier camp fut établi à plus de 8.000 mètres d'altitude, c'est-à-dire à environ 900 mètres du sommet.

Mallory et un autre membre de l'expédition, Irvine, montèrent sans doute jusqu'à 8.500 mètres ou peut-être même atteignirent-ils le sommet. On ne le sut jamais... Leurs compagnons restés dans les camps échelonnés sur la pente attendirent vainement leur retour. Mallory et Irvine avaient disparu, sans doute entraînés par une avalanche : on ne les retrouva pas...

Ils ne devaient d'ailleurs pas être les seules victimes de l'Himalaya. En 1932, une expédition allemande, qui tentait l'escalade d'un autre sommet de la chaîne, fut entraînée par une avalanche, et trois alpinistes et sept porteurs indigènes périrent.

L'année dernière encore, une seconde expédition allemande, comportant huit alpinistes et neuf porteurs périt tout entière de la même façon.

\*\*\*

Parmi les plus récentes expéditions anglaises sur l'Everest, il faut citer celle de l'année 1933, dont deux membres, Shipton et Smythe, parvinrent jusqu'à 8.500 mètres, mais durent abandonner devant le mauvais temps. Dans un massif voisin, en 1936, une expédition anglo-américaine parvint au sommet du pic Nanda Devi qui, comme je vous l'ai dit, avec ses 7.800 mètres constitue la plus haute cime himalayenne entièrement conquise jusqu'à ce jour.

#### LA PREMIERE EXPEDITION FRANÇAISE

Ce n'est qu'en cette année 1936 qu'une expédition française fut envoyée pour la première fois dans l'Himalaya. Cette expédition, organisée par le Club Alpin français, tenta l'escalade du Hidden Peak, dans le massif du Karakoram. Elle fut malheureusement arrêtée, avant d'avoir pu conquérir ce sommet, par la redoutable mousson qui était en avance d'un mois sur son horaire habituel.

Mais cet échec, aussi bien que ceux des Anglais sur l'Everest ou des Allemands sur d'autres monts, n'a découragé personne. De nouvelles expéditions se for-

ment partout — et il faut espérer que bientôt parmi elles se trouvera une seconde mission française —, elles repartent à l'assaut.

Et comme les Alpes ou les Pyrénées, l'Himalaya devra bientôt céder à son tour.

Henri KUBNICK.

(IMPARTIAL, 20-12-44.)

#### La marche des continents.

La marche vers l'Ouest des continents gagne 30 centimètres par année, nous apprend M. Jean Séridos dans *Le Petit Journal*.

M. van Terlinder, géophysicien hollandais, vient de donner une conférence à la Société de géographie, à la suite du congrès de géophysique de Postdam, où d'éminents savants de plusieurs nations s'étaient réunis pour « mesurer la dérive des continents ».

Le chiffre fixé par ce grave aréopage porte à 30 centimètres par an l'éloignement de l'Amérique.

Après sa conférence, M. van Terlinder veut bien nous accorder un entretien et nous déclare tout de suite :

« 30 centimètres, tel est le chiffre auquel les géophysiciens de Postdam viennent d'aboutir. Ils ne sont d'ailleurs pas les premiers à apporter une conclusion de cette qualité. Wegener, le grand savant disparu il y a quelques années, a émis l'hypothèse initiale d'un déplacement progressif des continents.

— Sur quoi basait-il cette hypothèse ?

— Sur des considérations d'ordre purement géologique.

— Mais enfin, monsieur le professeur, ces mouvements sont très faibles ?

— Très, et les savants du XIX<sup>e</sup> siècle ne pouvaient pas détecter d'aussi faibles transitions.

— Comment peut-on les détecter aujourd'hui ?

— Avec les ondes hertziennes. Et nous disposons là d'un moyen très précis pour contrôler cette hypothèse, puisqu'elle se ramène à une variation des longitudes.

— Qui peut assurer pareille vérification ?

— Comment, monsieur, ignorez-vous que c'est le Service international de l'heure, qui a son siège à Paris ?

#### CONVEXE ET CONCAVE

— Qui a constaté, reprenons-nous, l'éloignement progressif du continent américain ?

— Un de vos compatriotes, Jean Stoyko.

— Mais 30 centimètres seulement.

— Un tel résultat donne une idée de la précision des méthodes employées par la physique terrestre actuelle. A un point de précision que vous n'imaginez pas. Tenez... Les altérations de longitude ont mis en évidence un fait « minuscule » et assez curieux : le déplacement alternatif des continents, avec une amplitude maxima de 15 mètres et une période de onze ans.

Ainsi, de 1920 à 1925, les deux continents européen et américain se sont rapprochés. M. Stoyko a trouvé des rapprochements analogues entre le Japon et l'Europe.

— Quoi ! Même le continent asiatique ?

— Un autre Français, le R. P. Lejay, a établi que le continent asiatique est animé d'un mouvement oscillatoire de périodicité sensiblement mensuelle...

— Sur une grande échelle ?

— Son amplitude atteint une trentaine de mètres. Et remarquez cette chose importante : ces mouvements des grandes masses terrestres ont la même périodicité que celle des variations de l'activité solaire.

— Sont-ils dus à des attractions planétaires ?

— Peut-être... Mais, en tout état des choses, des années sont nécessaires pour qu'on puisse établir une relation de cause à effet. Regardez une carte de l'océan Atlantique et vous observerez que la convexité de la côte de l'Amérique méridionale correspond à la concavité de la côte sud de l'Afrique; et que l'énorme bosse atlantique de l'Afrique correspond au creux offert par la côte américaine nord, de la pointe de la Floride à la Nouvelle-Ecosse.

— Qu'en conclure alors ?

— De là à imaginer — avec un peu de bonne volonté, nous l'admettons, a priori — un rapprochement possible des deux continents, venant s'emboîter l'un dans l'autre à la manière d'un puzzle gigantesque, il n'y a qu'un pas.

— Peut-être assez grand...

— Il a tout de même été franchi par Wegener, dont nous parlions tout à l'heure, et croyez-moi, il a justifié ses affirmations avec d'autres arguments que de simples apparences.

LE MONDE FUTUR ?

— En définitive, en admettant cette théorie, que pourrait-il advenir ?

— La partie occidentale de l'Europe viendrait occuper, dans le formidable assemblage, les creux représentés par la côte américaine au nord de l'Atlantique, l'Espagne et la France se logeant au voisinage de Terre-Neuve, la Grande-Bretagne dans le détroit de Davis, la côte scandinave contre le détroit de Groënland. Ailleurs, l'Australie, elle-même, reprenant ce qui fut peut-être son ancienne place, s'introduirait dans l'extrémité sud de l'Inde, dans le grand golfe de Carpentarie, tandis que la protubérance nord-australienne se logerait dans la mer d'Oman.

— Il faut tout de même une certaine imagination...

— Mais non, mais non... Rien de nouveau, vous savez bien... En représentant le bloc continental terrestre initial comme un immense radeau flottant à la surface de l'océan de roches en fusion, Wegener nous a ramenés à des dizaines de siècles en arrière, à la vieille théorie des géographes égyptiens, grecs et méditerranéens, qui s'imaginaient la terre comme une île entourée de tous côtés par le fleuve Océan.

(Journal de Shanghai)

(ACTION, 1<sup>er</sup>-12-44.)

# LA VIE INDOCHINOISE

## 6 janvier.

*Phnom-Penh.* — Le challenge d'athlétisme réservé aux mandarins du Cambodge s'est disputé au palais Khémarin en présence de S. M. Sihanouk, du Résident Supérieur, du Commissaire général aux Sports et à la Jeunesse et de nombreuses personnalités.

*Hanoi.* — Le Conseil de l'Indochine a tenu une nouvelle réunion sous la présidence du Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine.

Il a entendu un exposé de M. Erard, Inspecteur général du Travail, sur la situation du salariat européen. Puis M. le Résident Supérieur Chauvet a entretenu le Conseil de l'approvisionnement en riz du Tonkin, et lui a fait part des mesures déjà prises et à l'étude.

Passant à l'examen de la situation financière, le Conseil a exprimé l'avis que la conjoncture actuelle commande une politique de stricte économie et il a émis le vœu que des compressions extrêmement énergiques soient opérées sur les prévisions de dépenses, dans l'exécution des budgets de 1945.

## 8 janvier.

*Hanoi.* — L'Amiral Jean Decoux, accompagné de M. Georges Gautier, Secrétaire Général, a inauguré le IV<sup>e</sup> Concours de l'Artisanat, organisé par M. Lacolonge et S. E. Hoang-trong-Phu. Le concours groupait en plusieurs sections toutes les activités de l'Artisanat indochinois. Une fois de plus, l'ouvrier annamite a fait preuve de ses qualités d'imagination et de travail. On a remarqué en progrès sensible de la qualité sur les précédents concours. C'est dans ce sens, le sens de la qualité que le Comité d'organisation devra poursuivre son effort déjà si substantiel.

— Un arrêté valant décision gouvernementale en date du 18 décembre 1944, décide que les pièces de un cent en bronze et en zinc cesseront d'avoir cours légal entre les particuliers et d'être reçues dans les caisses publiques après le 31 janvier 1945.

Il est rappelé que le public peut, jusqu'au 31 janvier prochain, échanger ces monnaies aux guichets du Trésor ou des P. T. T. Passé ce délai, les pièces de un cent en bronze ou en zinc seront dépourvues de toute valeur monétaire et ne pourront plus être données en paiement soit aux caisses publiques soit aux particuliers.

## 10 janvier.

*Hanoi.* — Conférence de M. Paul Lévy : *Les trois Indochines dans la géographie de Ptolémée.*

Reprenant le résultat de ses plus récentes recherches sur ce sujet, M. Paul Lévy a résumé l'ensemble des travaux dont il a rendu compte au Conseil des recherches et études historiques, juridiques et sociales de l'Indochine. L'auteur rappelle tout d'abord que les péninsules formées par la Birmanie, la Malaisie et l'Indochine Française n'ont jamais pu être identifiées d'une façon sûre avec les descriptions qui leur correspondaient vraisemblablement dans la célèbre *Géographie* de Claude Ptolémée (Alexandrie, II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.). L'origine de cette incompréhension provient d'un certain manque de coordination entre les recherches historiques et géographiques relatives à cette région : ce qui amena M. Paul Lévy, à étudier les sources que Ptolémée avait dû utiliser pour établir sa carte de l'Asie du Sud-Est, afin de comprendre le point de départ des principales erreurs de ce géographe. A la suite de cette étude préliminaire, il devenait possible de replacer sur la carte actuelle bon nombre de villes, marchés, ports et fleuves que Ptolémée énumérait sur les côtes entre l'Inde et la Chine : c'est ce travail que le conférencier résuma ensuite en indiquant le secours que lui ont apporté les langues anciennes de l'Inde et de l'Extrême-Orient méridional. Du point de vue indochinois, il n'est pas sans intérêt de montrer que l'itinéraire nautique du premier cartographe de l'Antiquité aboutissait en Cochinchine, aux bouches du Mékong et au cap Saint-Jacques que, selon M. Lévy, Ptolémée appelait respectivement le fleuve Kottiaris et Kattigara. D'un point de vue général, ces résultats peuvent être d'un important secours tant pour l'histoire des navi-

gations anciennes que pour celle des péninsules indochinoises et pour l'orientation future des recherches archéologiques.

**Laokay.** — L'Amiral Jean Decoux a effectué une brève tournée d'inspection à Laokay en compagnie de M. Paul Chauvet, Résident Supérieur au Tonkin, de M. de Boisanger, directeur du Service diplomatique, et du colonel Bonafos, chef du Cabinet militaire.

Il a été reçu à son arrivée par M. Valéani, Résident de France, par le chef de bataillon Lajoix, commandant la Subdivision militaire, et par S. E. le Bô-chanh Hoang-duc-Tân.

## 12 janvier.

**Hanoi.** — L'Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme s'est réuni au musée Louis-Finot, le 9 janvier 1945, sous la présidence de M. Paul Lévy.

Le médecin général Botreau-Roussel présente une enquête démographique faite au Darlac au cours d'une campagne de vaccination antivariolique de 1943-1944 par le médecin principal des Troupes coloniales Jouin.

**Hanoi.** — L'Amiral a visité à la Maison de l'Information, une rétrospective du théâtre français en Indochine, présentée par M. Bourrin et une exposition sur la forêt indochinoise.

## A la mémoire de Jean-Marie Combot.

Bien qu'il ait exprimé le désir que ses obsèques aient lieu dans la plus grande simplicité et ne soient marquées par aucune publicité, nous ne pouvons pas ne pas rendre hommage au pionnier, à l'homme public et au bon Français que fut Jean-Marie Combot.

L'histoire de ce grand colon, décédé le 27 novembre 1944, est liée à celle de la mise en valeur de la Cochinchine depuis le début de ce siècle.

Plus de trente années d'efforts tenaces lui avaient permis de transformer 1.600 hectares de terres incultes en rizières réputées.

C'est en 1910 que Jean-Marie Combot se fixa dans la province de Bac-liên, au village de Phong-thanh, délégation de Gia-rai. C'était, à l'époque, une région hostile. Les cartes du Cadastre portaient la mention « Forêt de Trâm clairsemée ». Des bandes de pirates y sévissaient fréquemment, des fauves encore nombreux y étaient signalés. Combot aimait montrer à ceux auxquels il faisait les honneurs de son domaine, aujourd'hui uniquement constitué de rizières en plein rapport, traversées de canaux creusés sur ses directives et protégées par des digues de terre contre les eaux saumâtres ou alunées, l'endroit où il avait lui-même tué un éléphant et tel site où s'était commise une attaque à main armée. Dans ses conversations, il évoquait l'inauguration du premier canal ouvert à la navigation et de la première route construite à Bac-liên, du premier pont, de la première maison en briques du centre aujourd'hui si coquet de Gia-rai. Et l'on était toujours surpris que ces événements fussent, en somme, si proches de nous, cinq ans, dix ans, vingt ans tout au plus, car Phong-thanh de nos jours, village réputé pour ses paddys de choix, est à quelques heures d'automobile de Saigon, et voit passer, à la saison, de nombreux convois de jonques chargées de grains, se rendant aux usines de Cholon et aussi des transports de charbon de bois venant de la région voisine de Camau, où les forêts ont été aménagées en vue d'une exploitation rationnelle.

Combot qui vivait sur ses terres, avait su reconstituer autour de lui l'atmosphère d'un grand domaine d'une province de France.

Les maisons des fermiers, Annamites et Cambodgiens, travaillant sur la propriété encadrent la demeure du maître, grand et confortable pavillon en bois sur pilotis constamment aéré par les vents des moussons qu'aucun obstacle sur cette vaste plaine n'arrête. La vue s'étend au loin jusqu'aux hameaux voisins marqués de bouquets d'arequiers, de bambous, de trâm. Tout proche, est la basse-cour ; puis les greniers et les ateliers, la flottille de sampans indispensables pour le transport du paddy à la récolte par les canaux et artérioles. Non loin s'élèvent une école et un dispensaire, don de Combot à ses fermiers et ouvriers agricoles, où trois religieuses annamites se dévouent pour le bien de toute la population des environs, grâce aux subsides du généreux fondateur. Une

église, dédiée à sainte Anne, patronne des Bretons, avait été plus récemment édifiée par Combot. On s'y réunissait nombreux aux anniversaires marqués par des cérémonies religieuses et aussi aux fêtes populaires offertes par lui à ses amis et à son personnel. C'est à ces occasions que se manifestait d'une façon émouvante la sympathie dont jouissait M. Combot. Sa modestie s'effaroucherait d'une description de ces simples et fraternelles agapes dont ceux qui y participèrent n'oublieraient jamais la cordialité et le sentiment de confiance et d'amitié qui y régnait.

Cet aspect de vie de province française, et même de Bretagne, car les Bretons de la région se réunissaient à Phong-thanh, évoquant le pays lointain, parfois au son d'un biniou, était d'autant plus sensible que sur un domaine proche s'étaient établis la sœur de M. Combot, son mari et ses deux filles.

Combot ne se consacra pas uniquement à son domaine et à sa famille. Conseiller provincial, membre de la Chambre d'Agriculture, Conseiller colonial, membre du Grand Conseil des Intérêts économiques et financiers, il prit une part active à l'élaboration des décisions gouvernementales. Ses interventions toujours marquées d'un sens très vif des besoins du pays retinrent souvent l'attention, d'autant plus qu'il n'hésitait pas à exprimer en toute franchise le fond de sa pensée. Il avait acquis de la sorte une grande estime dans tous les milieux. Lorsqu'il décida de se retirer sur son domaine, ses conseils furent sollicités à plusieurs reprises et jamais en vain.

Sa modestie le tint volontairement à l'écart des honneurs mais il restera dans la mémoire de ceux qui l'ont connu comme un exemple.

Son dernier geste fut digne de sa vie. Il est mort des suites d'un acte de dévouement.

Au retour d'un voyage, il s'arrêta non loin de sa propriété pour porter secours à un vieil Annamite, père d'un fermier d'un de ses voisins, victime d'un accident d'automobile, et, pour éviter tout retard à l'intervention du médecin, resta sous la pluie sur le bord de la route tandis que sa voiture portait le blessé à l'hôpital. Il n'ignorait pas que son propre état de santé exigeait quelques précautions ; mais devant le geste à accomplir, il n'eut aucune hésitation. Il fallut le transporter lui-même à l'hôpital peu après. Il ne devait en sortir que pour être enterré dans un tombeau à l'ombre de la chapelle Sainte-Anne qu'il avait édifiée sur son domaine. Ses fermiers annamites et cambodgiens obtinrent de sa famille et de ses proches l'honneur d'assurer seuls l'ultime veillée.

## Naissances, Mariages, Décès...

### NAISSANCES.

#### TONKIN

- Jean, fils de M. et de M<sup>me</sup> MALATERRE (3-1) ;
- Michèle, fille de M. et de M<sup>me</sup> COTHONNE (3-1) ;
- Jean-Roch, fils de M. et de M<sup>me</sup> VIVIER (8-1) ;
- Denise, fille de M. et de M<sup>me</sup> BERNU (8-1) ;
- Daniel, fils de M. et de M<sup>me</sup> MIELLET (6-1) ;
- Christian, fils de M. et de M<sup>me</sup> LARROQUE (8-1) ;
- Gérard, fils de M. et de M<sup>me</sup> BARUÉ (11-1).

#### COCHINCHINE

- Michel, fils de M. et de M<sup>me</sup> GUÉRIN (28-12).

### FIANÇAILLES.

#### TONKIN

- M. Albert PLASSARD avec M<sup>lle</sup> Yvonne CÈDÈS.

#### COCHINCHINE

- M. Michel MERLE avec M<sup>lle</sup> Monique JOURDAN (3-1).

### MARIAGES.

#### TONKIN

- M. Jean LEBRUN avec M<sup>lle</sup> Françoise CARJAT (6-1) ;
- M. VU-CONG-THUYÉT avec M<sup>lle</sup> DO-KIM-NGAN (14-1).

## COCHINCHINE

M. Jean MALBOIS avec M<sup>lle</sup> Simone BOURGERY (30-12) ;  
M. Alfred COULLAUD avec M<sup>lle</sup> Noëlla BERT (8-1).

## DÉCÈS.

## TONKIN

M. Jean BONNEAU (8-1).

## COCHINCHINE

M. Thomas PERINETTI (3-1) ;  
M. NGUYÊN-VAN-SAM (5-1).

## Courrier de nos lecteurs

~ LA MARNE, Vinh-long. — Pour une surprise, c'est une surprise. Certes, nous commençons à désespérer de recevoir jamais les explications du « lecteur inconnu » qui nous envoya ces fameux mots croisés. C'est peut-être qu'il s'est vexé d'être traité d'« inconnu » quand son nom s'étale depuis 1933 dans toutes les librairies sur le recueil de mots croisés intitulé « Que d'lo, que d'lo » d'où notre « mots croisés » du n° 222 a été extrait. Donc, cher Monsieur A. Mettetal, toutes nos excuses de ne vous avoir pas deviné sous votre anonymat, mais nous ne vous savions pas ici ! et merci à vous, correspondant nomade, qui nous avez permis de rendre son état civil authentique à notre « lecteur inconnu ».

~ UN GROUPE DE LECTEURS DE TRA-VINH. — Certes, voilà une excellente idée à laquelle nous souscrivions bien volontiers. Malheureusement la pénurie actuelle de papier ne permet pas d'envisager la création d'une revue nouvelle. Certaines même de celles qui existent vont sans doute être obligées de suspendre leur publication. Nous-même, nous venons de restreindre notre tirage. Le moment est bien mal choisi...

~ Voici le texte annamite du poème de M. Truong-vinh-Dat qui paraît dans la version française dans le corps de cette revue, page 52.

## VỘNG-PHU

Trái mấy nghìn thu ngó bề đông,  
Gương nga soi rặng mảnh tình chung.  
Bão giông cũng mặc con gấm-thét,  
Sừng-sừng ôm con đứng đợi chồng.

Son-sắt thấy mưa gió cột đũa,  
Tóc xanh lẫn đê nét sương pha.  
Vội trông thăm-thăm: Trời, mây, nước,  
Muôn dặm trùng đưng khuất nẻo xa.

Trơ vói tang-thương kiếp đợi-chờ !  
Càng-trường gửi mấy cánh bướm thừa?...  
Lửa xuân nung-nấu hồn trinh-phụ ;  
Chung-thủy vẫn bên gan sắt-đá.

Mặt-mù đâu hội bóng người xưa ?  
Lỡ-làng thân gái vọng-phu.

## « CROQUIS TONKINOIS »

Quel cadeau offrir à vos amis ?

Choisissez un album de luxe : « Croquis Tonkinois », par Manh-Quynh, édité par les soins de l'Association Alexandre-de-Rhodes.

En vingt tableaux pittoresques et nuancés, l'artiste a noté de son crayon alerte, l'originalité et la poésie des paysages rustiques tonkinois.

En vente au prix de 40 piastres, plus 2 piastres de frais d'expédition, à l'I.D.E.O., chez Taupin, et aux Grands Magasins Réunis.

Ce magnifique album, format 26×32, est tiré sur papier extra-luxe des ateliers Nguyen-qui-Ky, village du Papier, à D.S. Hanoi.



# COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS  
Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16<sup>e</sup> arrondissement  
Direction Générale à Saïgon : 72, Rue Paul-Blanchy

USINES ÉLECTRIQUES A SAIGON, CHOLON, PHNOMPENH, DALAT

ETUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

*de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques*

FOURNITURE, POSE ET REPARATION

*de matériel d'éclairage électrique, ventilation, force motrice, etc...*

Registre de Commerce Saïgon n° 278

Au Cinéma

## MAJESTIC

SAIGON  
HANOI

Les meilleurs films  
dans les  
meilleures salles

Une salle vaste et confortable

Une projection nette et audible

Des films de choix  
se trouvent au Cinéma

## EDEN

à SAIGON — HANOI

HAIPHONG — PHNOM-PENH

# EROS

CIGARES EXQUIS

*"Gros et petits  
modules"*

TABAC DE BON GOÛT  
POUR LA PIPE

EN VENTE PARTOUT



1931